



HAL
open science

Introduction

Isabelle Merle

► **To cite this version:**

Isabelle Merle. Introduction. Watkin Tench, Botany Bay. La fondation de l'Australie coloniale. 2020, , 2020. hal-03525167

HAL Id: hal-03525167

<https://hal.science/hal-03525167>

Submitted on 31 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Watkin Tench, Botany Bay. La fondation de
l’Australie coloniale. (Introduit et annoté par
Isabelle Merle, traduit par Frédéric Cotton Les
éditions Anacharsis, Toulouse, 2020, 349 pp. (1ère
édition, 2006))**

Introduction

Par Isabelle Merle

*Whether plodding in London ; reeking with human blood in Paris ; or wandering amidst the solitary wilds of
New South Wales - Man is ever an object of interest, curiosity, and reflection.*

Watkin Tench

Watkin Tench, la First Fleet et l’Australie contemporaine

Le journal de Watkin Tench fait partie des principaux récits d'officiers de marine dont on dispose aujourd'hui pour témoigner de l'événement fondateur de l'Australie contemporaine : l'expédition dite de la *First Fleet* qui convoya, en 1787, les premiers *convicts* britanniques vers ce territoire des antipodes pour y fonder une colonie pénale.

Réédité à deux reprises, en 1996 et 2000, dans une édition grand public, par le scientifique et auteur à succès, Tim Flannery², ce récit de voyage rédigé à la fin du XVIII^e siècle est disponible, aujourd'hui, dans toutes les librairies d’Australie et fait de Watkin Tench une figure populaire de l'histoire du pays.

Si le récit de Tench connaît actuellement une telle diffusion, c'est sans aucun doute parce qu'il apparaît comme l'un des journaux de la *First Fleet* le plus accessible à un public de non spécialistes. Il peut être lu par des étudiants ou des lycéens comme un témoignage vivant et réaliste des premières années de fondation du pays. On le considère depuis longtemps comme

¹ Le terme « convict » désigne un condamné par la justice quelle que soit la peine encourue. On le trouve fréquemment utilisé dans les textes français du XIX^e siècle pour qualifier les condamnés britanniques. On se permettra de l'utiliser en tant que tel et alternativement avec le mot « condamné ».

² Tim Flannery, *1788 : Comprising A Narrative of the Expedition to Botany Bay and A Complete Account at Port Jackson*, The Text Publishing Company, Melbourne, 1996. Réédité en 2000 sous le titre *Two Classics Tales of Australian Exploration. 1788 by Watkin Tench/Life and Adventures by John Nicol*, (The Text Publishing Company, Melbourne). Tim Flannery est aussi l'auteur du livre *The Future Eaters*, Reed Books, London, 1995. Il est paléontologiste et Principal Research Scientist at The Australian Museum in Sydney. Présenté sur son site Internet « *as one of Australia's best known scientists as well as being one of our best-selling writers* ».

un récit d'une grande qualité descriptive et littéraire. En 1923, déjà, un historien, George A. Wood, le présentait comme « la description la plus précise, la plus ordonnée et la plus précieuse de la vie dans les premiers jours de la colonie » et vantait les mérites de son « style d'une généreuse vivacité ». Il fut choisi, en 1938, parmi d'autres récits de la *First Fleet* – certains écrits par des officiers dont le rôle historique fût bien plus important, comme le commandant de la flotte et premier gouverneur de la colonie, Arthur Phillip, le juge-avocat David Collins ou le chirurgien John White – pour être réédité à l'occasion de la commémoration du 150^e anniversaire de l'implantation britannique en Australie. Il est à nouveau publié en 1961 dans le cadre d'un programme plus vaste de réédition systématique des « textes fondateurs » entrepris par la prestigieuse *Royal Australian Historical Society*. Son éditeur, Laurence. F. Fitzhardinge n'hésite pas à affirmer que ce récit « peut être considéré comme le père de la littérature australienne, sinon de l'histoire australienne [...] Moins soucieux des détails que Collins, moins porté à la description strictement factuelle comme Phillip ou comme White, Tench est le premier à modeler l'expérience australienne en un travail volontairement artistique. » Et de poursuivre : « Mais ceci n'en fait pas moins un historien : au contraire, son humanité et son acuité le rendent capable de voir plus loin que ses pairs. Si l'on souhaite connaître ce que c'était d'être à Sydney pendant la famine ou, si l'on veut 'sentir' le *bush* tel que les premiers observateurs l'ont vu, il faut se tourner vers Tench. Sa prose fluide et souple est capable de restituer l'environnement autant que l'ambiance et l'état d'esprit de la colonie avec une attention aux périodes, aux rythmes balancés et aux retournements, aux choix précis des mots qui mérite la comparaison avec Gibbon lui-même. » Dans un livre récent, primé en 2004 comme le meilleur ouvrage australien dans la catégorie « *non fiction* » et consacré à l'étude des premières années de la colonie australienne, Inga Clendinnen ajoute : « La meilleure raison de lire Watkin Tench est qu'il nous rappelle deux choses importantes que l'on a tendance, de façon surprenante, à oublier : d'une part, le passé a bien eu lieu et d'autre part cet homme sympathique dont les mots s'inscrivent sur la

³ Laurence. F. Fitzhardinge (éd.), *Sydney's First Four Years*. Being a reprint of *A Narrative of the Expedition to Botany Bay and A Complete Account of the Settlement at Port Jackson, 1788-1791*. Captain Watkin Tench, Library of Australian History, Sydney, 1979, [1^{ère} éd., 1961], p. xxi.

⁴ Du moins la première partie du récit : *A Narrative of the Expedition to Botany Bay* by Captain Tench, The Australian Limited Editions Society, Sydney, 1938.

⁵ Les cinq premiers réédités au début des années 1960 ont été : Arthur. Phillip, *Voyage of Governor Phillip to Botany Bay* (Melbourne, Georgian House, 1950, [1^{ère} éd., 1789]) ; Watkin Tench, L-F. Fitzhardinge (ed.), *Sydney First Four Years*, (Sydney, Angus and Roberston, 1961, [1^{ère} éd., 1789/1793]) ; John White, *Historical Journal of the Transaction at Port Jackson and Norfolk Island* (Sydney, Angus and Roberston, 1962, [1^{ère} éd., 1790]), John Hunter, *An Historical Journal of the Transactions at Port Jackson and Norfolk Island*, (Sydney, Angus and Roberston, 1968, [1^{ère} éd., 1793]) ; David Collins, *An Account of the English Colony in New South Wales*, (Sydney, Read, 1975, [1^{ère} éd., 1798]).

⁶ L-F. Fitzhardinge, *Sydney First Four Years*, *op.cit.*, p. xxi

⁷ *Ibidem*.

⁸ Edward Gibbon (1737-1794) est un historien anglais, auteur d'une célèbre histoire de l'Empire Romain, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, publiée en trois volumes entre 1776 et 1781.

⁹ L-F. Fitzhardinge, *Sydney First Four Years*, *op.cit.*, p. xxi

page en face de nous était là. Dans ses écrits, Tench prend vie à nouveau et fait vivre les gens qu'il voit autour de lui, en particulier ceux rendus quasi invisibles ou incompréhensibles dans la plupart des autres récits : les habitants autochtones de la région de Sydney¹⁰. »

Il y a en Australie depuis une vingtaine d'année, un véritable engouement pour les « tous premiers moments » qui marquent au fond le point de départ d'une histoire vouée à devenir nationale. Les rééditions successives du récit de Watkin Tench et plus largement l'effort d'édition ou de réédition systématique menée depuis les années 1960 de tous les manuscrits ou ouvrages écrits par les membres de la *First Fleet* témoignent de l'intérêt d'un large public. Celui-ci peut ainsi consulter aisément un corpus complet de textes longtemps éparpillés et difficilement accessibles relatant à travers le regard de divers observateurs une même expérience : l'implantation d'une colonie pénale sur le sol australien au cours de la dernière décennie du XVIII^e siècle. À cela s'ajoute une historiographie abondante concernant l'histoire de la *First Fleet* qui a particulièrement pris de l'ampleur lors des célébrations du bicentenaire de la présence britannique en 1988. L'événement fut controversé. La fastueuse entrée dans le port de Sydney d'une flotte de grands voiliers à trois mâts, si elle fût accueillie par une foule admirative et enthousiaste, le fût aussi par la plus grande manifestation aborigène et pro-aborigène qui ait jamais eu lieu dans la première ville d'Australie¹¹. Le débat fit rage autour d'un « moment fondateur » éminemment problématique pour célébrer « la naissance d'une nation ». Car le débarquement de la *First Fleet* sur les rivages de ce qu'on appelait alors Port Jackson – futur Sydney – symbolise, selon la signification qu'on lui donne, la première étape d'une invasion qui conduira à la disparition brutale d'une grande partie de la population aborigène, le premier convoi annonçant la déportation massive de sujets britanniques condamnés à l'exil pour des crimes souvent liés à la misère ou à l'oppression, ou encore la phase fondatrice, certes laborieuse mais aussi héroïque, d'un avènement futur. Les uns voient dans l'arrivée de la *First Fleet* un triste événement quand d'autres, au contraire, y voient un événement plein de promesses : la « mise en valeur » d'un continent, l'ouverture d'une terre que l'on décrit longtemps comme celle de « toutes les opportunités¹² ».

Les débats intenses et contradictoires que suscitérent, en 1988, les commémorations de l'arrivée de la *First Fleet* en Australie témoignent des enjeux cruciaux que soulèvent l'histoire et le « retour sur le passé » dans ce pays. Ils s'inscrivent comme une étape dans une réflexion qui prit naissance dans les années 1950-1960 au moment où l'Australie, s'émancipant de la tutelle britannique, cherchait à jeter les bases d'une histoire nationale « en soi et pour soi ». Jusqu'alors saisie à travers le prisme déformant d'une histoire impériale centrée

¹⁰ Inga Clendinnen, *Dancing with Strangers*, Text Publishing, Melbourne, 2003, p.58.

¹¹ Sur l'analyse du bicentenaire de 1988, cf., Stuart Janson et Stuart Macintyre (éds.), *Making the Bicentenary*, Melbourne University Press, Melbourne, 1988.

¹² De nombreux ouvrages et articles « savants » ou de vulgarisation ont été consacrés à l'étude de la *First Fleet* que l'on ne peut pas citer ici. On renvoie le lecteur à Victor Crittenden, *A Bibliography of the First Fleet*, Australian University Press, Londres, 1981. Cf. du même auteur, « Index to journal articles on Australian history, 1974-1983, 1983-1988 », *Historical bibliography*, n°18, La Trobe University, Melbourne, 1994.

essentiellement sur Londres ou l'action « des grands hommes », celle-ci s'est ouverte progressivement à de nouvelles questions longtemps occultées. Le retour sur les origines pénales de la nation et celle des *convicts* constitua un des grands chantiers des historiens dans les années 1960-1970. Vinrent ensuite les années 1970-1990, marquées par la montée des revendications culturelles, identitaires et politiques aborigènes et le développement d'une histoire dite « nouvelle ». L'effort consista non seulement à éclairer le passé aborigène mais aussi et surtout à interroger la nature du passé colonial australien. La « légende rose » d'une colonisation pacifique et d'un pays « chanceux » et « égalitaire » cédait la place à la « légende noire » marquée par la violence, les tentations génocidaires, le racisme, l'exclusion, le bagne, les chaînes, la pauvreté. De chantiers en chantiers, l'histoire australienne – du moins en ce qui concerne les domaines les plus médiatisés – s'apparente, depuis une trentaine d'année, à un processus de dévoilement douloureux, conflictuel et contesté. Elle se trouve mobilisée au service de questions politiques ou idéologiques et occupe une place centrale dans le débat public, notamment dans L'Affaire Mabo¹³ en 1992, la commission d'enquête sur la Stolen Generation en 1996¹⁴, puis dans les récents affrontements autour de ce qu'on appelle l'affaire Windschuttle¹⁵.

Si le bicentenaire de la fondation de l'Australie en 1988 a cristallisé l'attention sur l'histoire de la *First Fleet*, on pouvait s'attendre à ce qu'une fois les commémorations passées, celle-ci ne fût rapidement oubliée, si ce n'est par un milieu de spécialistes amoureux du Grand Siècle, de ses découvertes et de ses récits de voyage. Pourtant, les éditions les plus récentes du journal de Watkin Tench et sa mise en ligne, les publications universitaires ou non sur le sujet et surtout le succès du livre d'Inga Clendinnen, publié en 2004, consacré à l'histoire de la

¹³ En 1992, l'affaire Mabo conduit la cour suprême d'Australie à reconnaître pour la première fois l'existence des droits fonciers aborigènes « traditionnels » en dénonçant par là même la doctrine juridique en vigueur depuis quelque deux cents ans de la *Terra Nullius*. Cf. Bain Attwood, *In the Age of Mabo. History, Aborigines and Australia*, Allen & Unwin, St Leonards, 1996. Pour une analyse de l'influence des historiens sur la décision de la Cour Suprême, Cf. Bain Attwood, « *The Law of the Land or the Law of the Land ? History, Law and Narrative in a Settler Society* », *History Compass*, vol. 2, 2004, pp. 1-27. Cf. en Français, Isabelle Merle, « Le Mabo Case. L'Australie face à son passé colonial », *Annales HSS*, 2, 1998, pp. 209-229.

¹⁴ En 1996 éclate l'affaire de la *Stolen Generation* qui conduit une Royal Commission à enquêter sur les pratiques d'enlèvement d'enfants aborigènes opérées jusqu'à la fin des années 1960 par les missions religieuses ou les services sociaux pour placer ceux-ci en foyer ou en familles d'accueil au nom de la politique d'assimilation. Les historiens ont été étroitement associés au travail de la commission qui produisit en 1996 un rapport intitulé *Bringing them Home*. (www.austlii.edu.au/au/special/rsjproject/rsjlibrary/hreoc/stolen). Pour un aperçu, cf. Carmel Bird (éd.), *The Stolen Generation. Their stories*. Random House, Australia, 1998. Pour une analyse plus complète du système : Cf. Anna Haebich, *For Their Own Good. Aborigines and Government in the South West of Western Australia, 1900-1940*, University of Western Australia Press, Nedlands, 1992.

¹⁵ L'affaire Windschuttle se déroule en 2002, avec la publication d'un livre polémique (*The Fabrication of Aboriginal History*, vol.I : *Van Diemen's Land, 1803-1847*, Macleay Press, Sydney, 2002) écrit par un historien dénonçant les « excès » d'une historiographie « révisionniste » responsable de noircir le passé australien en « inventant » des massacres que l'on ne peut prouver. Le contexte politique australien, conservateur depuis 1996, y voit une juste revanche sur les années Keating (du nom du premier ministre travailliste en poste entre 1991 et 1996), l'historiographie « de gauche », le multiculturalisme, la reconnaissance du fait colonial et des souffrances infligées dans le passé au peuple aborigène par le plus haut niveau de l'État. Juste revanche qui s'exprime aussi par les contestations virulentes que suscite l'ouverture du National Museum of Australia à Canberra, chargé de raconter l'histoire du peuple australien et dont la version historique est loin de faire le consensus. À ce sujet, cf. le livre récent de Bain Attwood, *Telling the Truth about Aboriginal History*, Allen & Unwin, Australia, 2005.

« rencontre » entre Aborigènes et Britanniques à Port Jackson prouvent au contraire l'existence d'un intérêt continu et soutenu. On peut mettre celui-ci au compte d'une fascination toujours renouvelée pour les « origines », les « premiers contacts » ou encore pour les « temps anciens » et l'amour des « vieux textes » dans le contexte d'un pays neuf. À l'écart des débats virulents que suscitent l'analyse désenchantée des violences coloniales du XIX^e siècle, l'étude de ces « premiers moments » peut offrir au lecteur une échappée vers un autre monde, un XVIII^e siècle finissant encore vierge des durcissements à venir, une phase « relativement bénigne » de l'aventure impériale marquée par l'émerveillement de la découverte¹⁶. Si les récits de la *First Fleet*, et celui de Watkin Tench, en particulier, connaissent aujourd'hui une telle diffusion en Australie, c'est peut-être parce qu'ils autorisent un retour en arrière sur les multiples possibles d'une « rencontre coloniale » à l'issue encore incertaine. La fraîcheur des premiers regards et des premiers dialogues entre des protagonistes britanniques et aborigènes sur un rivage de Port Jackson en 1788 ouvrirait, en cette fin de millénaire, une part de rêve.

Il y a aussi une part d'aventure. Car la fondation de l'Australie coloniale se fit dans des conditions particulièrement difficiles d'isolement, de famine et d'incertitude. À l'issue d'un voyage de huit mois couvrant la moitié de la circonférence du globe, les onze bateaux de la flotte, transportant à leur bord, 732 *convicts* et 563 officiers, soldats et marins¹⁷, accostent en janvier 1788 au lieu dit Botany Bay, visité et nommé ainsi dix-huit ans auparavant par le célèbre navigateur James Cook lors de son premier voyage dans le Pacifique. Le lieu ne convient pas et la flotte entre dans les jours qui suivent dans la baie de Port Jackson que James Cook avait seulement repérée. Alors que l'Europe retient le nom de Botany Bay, c'est à Port Jackson que se joue la scène première de l'Australie britannique. Et celle-ci prend rapidement une tournure dramatique. Car pendant deux ans et demi, entre janvier 1788 et juin 1790, la petite communauté se trouve, par accident, coupée du monde extérieur, sans nouvelle de l'Europe, à l'écart de toutes les routes maritimes de l'époque. Dans la méconnaissance complète du territoire où elle prend pied, de sa flore, de sa faune, de son climat et bien sûr de ses habitants, cette communauté vit sur des réserves limitées et tente de cultiver un sol qui ne l'a jamais été, dans l'attente affamée d'un ravitaillement promis avec l'angoisse que l'Angleterre ne l'ait finalement abandonnée ou oubliée.

Dans l'isolat singulier que constitue alors Port Jackson se joue une rencontre remarquable entre des mondes étrangers les uns aux autres, Britanniques et Aborigènes bien sûr, mais aussi officiers et condamnés. Car c'est bien de cette cohabitation étrange, précaire et parfois menaçante dont témoignent les récits de la *First Fleet* dans un contexte d'incertitude forte et

¹⁶ Dans la conclusion de son ouvrage, Inga Clendinnen parle de « phase relativement bénigne de l'aventure impériale britannique », ce qui est conforme à la vision enchantée qu'elle développe au sujet des officiers de la *First Fleet* et des relations qu'ils nouent avec les Aborigènes. I. Clendinnen, *Dancing with ...*, *op.cit.*, p. 285.

¹⁷ Non comptées les femmes qui accompagnent les soldats ainsi que les enfants de militaires et de *convicts*. Au total 1373 personnes débarquent à Port Jackson en 1788. Mollie Gillen, *The Founders of Australia. A Biographical Dictionary of the First Fleet*, Library of Australian History, Sydney, 1989.

dans un environnement naturel inconnu et incompréhensible. L'intrigue est intéressante pour reprendre les mots de Paul Veyne¹⁸ et l'on comprend qu'elle soit remise sur le métier par les historiens australiens et que les récits de la *First Fleet* soient lus et relus aujourd'hui.

Entre la France, l'Europe et l'Australie, les circulations de Watkin Tench et de son récit

Le récit de Watkin Tench peut faire rêver le lecteur australien. Mais peut-il faire rêver le lecteur français ? C'est en tout cas l'enjeu de cette nouvelle édition et traduction que de faire redécouvrir tout l'intérêt d'un récit dont seul le premier volume fut traduit et publié en français en 1789 et jamais réédité depuis. De son séjour à Port Jackson entre janvier 1788 et décembre 1791, Tench publia, en effet, deux volumes. Le premier intitulé *A Narrative of the Expedition to Botany Bay* fut rédigé au cours des 6 premiers mois de la présence britannique sur le rivage australien et édité dès 1789, à Londres, où il connut un succès remarquable et une diffusion extrêmement rapide. Il s'agit – avec la publication du journal du gouverneur Arthur Phillip au cours de la même année 1789 – des premières nouvelles et premiers témoignages que reçoit le public européen de ce lieu lointain qui a été entouré, deux ans auparavant, d'une grande publicité lors du départ de la flotte. L'ouvrage de Tench connaît trois éditions anglaises et une édition irlandaise au cours de la seule année 1789. Il est immédiatement traduit en français et publié à Paris par deux maisons d'édition¹⁹. Il est aussi édité en Belgique, traduit en Allemand et en Hollandais.

À son retour d'Australie en 1792, Tench prépare la publication d'un deuxième volume qui paraît à Londres en 1793 sous le titre *A Complete Account of the Settlement at Port Jackson in New South Wales*. Il s'agit là du témoignage complet de son expérience australienne couvrant les trois années qu'il passe à Port Jackson entre 1789 et 1791, mais l'ouvrage est ignoré en France, comme l'est d'ailleurs celui, publié la même année, sous le nom de John Hunter – *An Historical Journal of the transactions at Port Jackson and Norfolk Island* – qui n'est autre qu'une compilation de plusieurs récits d'officiers dont à nouveau celui du gouverneur Phillip. La Révolution bat alors son plein, et la Terreur aussi, ce qui explique sans doute l'impossible réception de ces récits dans une telle conjoncture française. Pourtant ce qui se passe à Botany Bay est suivi avec un grand intérêt non seulement en France mais plus largement en Europe. En 1791, le premier journal du Gouverneur Phillip connaît une édition

¹⁸ « Le mot d' "intrigue" a l'avantage de rappeler que ce qu'étudie l'historien est aussi humain qu'un drame ou un roman, *Guerre et Paix* ou *Antoine et Cléopâtre*. » in Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, Paris, 1971, p. 36.

¹⁹ *Voyage à la Baie Botanique; avec une description du nouveau Pays de Galles Méridional, de ses habitants, de ses productions, & quelques détails relatifs à M. de la Peyrouse*. À Paris chez Letellier, Libraire, Quai des Augustins, n° 50, 1789 (Traducteur non cité parce qu'inconnu). *Relation d'une expédition à la Baie Botanique, située dans la Nouvelle Hollande, sur la côte Méridionale, nommée par le Capitaine Cook, Nouvelle Galles Méridionale*. À Paris, chez Knapen fils, Libraire-Imprimeur, au bas du Pont Saint Michel, 1789 ; traducteur : Charles Pougens.

française²⁰ et trois éditions allemandes. Le journal du chirurgien John White publié en anglais en 1790 est traduit en allemand en 1792, en suédois en 1793 et en français en 1795²¹. Le volume de John Hunter connaît deux traductions allemandes en 1794, une réédition à Vienne en 1795 et une version suédoise incluant les deux volumes de Tench en 1797. Le second volume de Tench est publié en allemand en 1794. La tardive parution de l'imposant témoignage du juge de la colonie, David Collins – *An Account of the English Colony in New South Wales (1798-1802)* – voit son premier volume publié en allemand en 1799. Parmi ces récits émanant exclusivement d'officiers, se glisse, en 1793, la supposée voix d'un *convict*, George Barrington, pickpocket déjà célèbre en Angleterre, connu pour ses discours, son apparence raffinée, son habileté à échapper à la justice, son éloquence et ses capacités de manipulation. Mais *An Impartial and Circumstantial Narrative of the Present State of Botany Bay* est en réalité un faux, entièrement fabriqué par des éditeurs conscients de la curiosité du public et du succès attendu d'un ouvrage signé Barrington, qui fut effectivement exilé en Australie en 1791. De fait l'ouvrage connaît un grand succès, plusieurs rééditions, et il est traduit en Français en 1798 et en Espagnol la même année²².

Dans cette succession de témoignages écrits qui parviennent en Europe entre 1789 et 1802 à propos de l'expérience de Botany Bay, la France n'aura finalement retenu que quelques récits partiels, le premier volume de Watkin Tench, la première compilation du gouverneur Phillip, le journal d'un chirurgien qui s'arrête en 1788, et le « faux » signée Georges Barrington. Sont laissés dans l'ombre les récits les plus complets de ces années fondatrices australiennes, le second volume de Tench, la compilation de John Hunter, le récit du juge Collins. L'oubli doit être mis sur le compte d'une conjoncture extrêmement troublée puis, à mesure que l'on s'éloigne de l'événement, d'un intérêt progressivement moins marqué dont pâtit à l'évidence l'ouvrage de Collins. On peut mettre aussi cela au compte des intérêts éclectiques du traducteur du premier volume de Tench qui n'est autre que Charles Pougens (1755-1833), linguiste et littérateur de talent. Plutôt que de poursuivre la traduction du second volume de Tench, il choisit, en 1795, de traduire l'ouvrage d'un naturaliste, le chirurgien John White. En 1797, les Mers du Sud se rappellent à la France avec la publication du récit de voyage du Comte Jean-François de Galaup, comte de Lapérouse, dont le retentissement est d'autant plus fort que l'auteur et navigateur célèbre a dramatiquement disparu. Son journal s'achève à... Botany Bay. Ce sont précisément les bateaux de la *First Fleet* qui ramènent les dernières nouvelles de Lapérouse. Tench et ses pairs relatent les ultimes visites de courtoisie. Après le journal de Lapérouse, la France semble oublier Botany Bay.

²⁰ *Voyage du gouverneur Phillip à Botany Bay, avec une description de l'établissement des colonies du Port Jackson et de l'île de Norfolk*, chez Buisson, Paris, 1791.

²¹ John White, *Voyage à la Nouvelle Galles du Sud, à Botany Bay, au Port Jackson, en 1787, 1788, 1789*, par John White, Chirurgien en chef de l'établissement des Anglais dans cette partie du globe, traduit par Charles Pougens, chez Pougens, Paris, 1795. Le journal du chirurgien John White est réédité à Paris en 1798.

²² Cf., Suzanne Rickard (ed.), *Georges Barrington's Voyage to Botany Bay. Retelling a Convict's Travel Narrative of the 1790s*, Leicester University Press, London, 2001, pp. 181. Pour la traduction française, Georges Barrington, *Voyage à la Baie Botanique*, Paris, Desenne, 1801.

Pourtant, les récits de la *First Fleet* auraient pu connaître en France l'intérêt soutenu qu'ils ont connu en Allemagne où ils ont été systématiquement traduits et commentés dans les revues de l'époque. Et ce, au moins pour deux raisons essentielles dont le traducteur de Watkin Tench et de John White, Charles Pougens, se fait l'écho : l'implication de la France dans le débat pénal intense qui entoure Botany Bay d'une part, la fascination qu'exercent les Mers du Sud depuis les grandes expéditions scientifiques organisées par l'Angleterre et par la France dans les années 1760-1780 d'autre part.

Dans la préface remarquable qu'il rédige en 1789 pour introduire le premier volume de Tench – la *Relation d'une expédition à la Baye Botanique* – Pougens fait un lien direct entre l'expérience que mènent les Britanniques à Botany Bay et la situation de profonds changements que vit la France en Révolution : « Le moment où la Nation assemblée va s'occuper de porter la Réforme dans toutes les parties de l'administration, est sans doute celui de faire connaître un Ouvrage qui a pour objet l'établissement d'une Colonie formée pour rendre à la patrie des hommes que leurs crimes avaient rejeter de son sein²³. » Il inscrit ainsi très clairement le témoignage de Tench au cœur des réflexions qui agitent alors les milieux politiques et philosophiques de l'Europe éclairée concernant la question de la criminalité, de son traitement, des formes que doivent prendre le châtement ainsi que des modalités de « régénération » des condamnés et de leur devenir. Prison ou exil, ce sont là les termes d'un débat qui, prenant corps en cette fin du XVIII^e siècle, va se poursuivre bien au-delà et en particulier en France, où il ne cessera de rebondir tout au long du siècle suivant. Les Révolutionnaires observent avec attention, comme le reste de l'Europe, cette expérience sans précédent que constitue l'envoi d'une flotte pleine de condamnés vers des terres australes aussi lointaines et dont on ne connaît alors que les contours.

Ce que l'on appelle la transportation des condamnés outre-mer n'est pas une nouveauté en tant que telle. Les Britanniques ont longtemps pratiqué l'envoi des prisonniers indésirables vers les colonies américaines, mais le système s'est effondré en 1783 lorsque l'indépendance du continent a été proclamée. Les condamnés s'accumulent alors dans des prisons, ou plus misérablement encore sur des pontons que l'on multiplie sur la Tamise ou le long des côtes. Et c'est dans ce contexte tendu que le célèbre théoricien britannique, Jeremy Bentham, nourri par les idées philosophiques du temps, propose une réforme pénale fondée sur l'invention d'un lieu de détention qui ne serait plus seulement un lieu de passage, un espace transitoire entre condamnation et châtement comme c'était le cas jusque là, mais un véritable lieu de privation de liberté où s'appliqueraient les principes subtils d'une science pénale nouvelle visant à la réforme de l'individu. Ce lieu qu'il appelle le Panopticon²⁴. Le gouvernement britannique, cependant, s'en tient à l'idée de la transportation et sur les conseils du naturaliste

²³ W. Tench, *Relation d'une expédition ...*, *op.cit.*, Avertissement du traducteur.

²⁴ À propos du Panopticon, il faut bien sûr citer Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975. À propos de l'expérience pénale britannique et australienne, on lira avec profit : John Gascoigne, *The Enlightenment and the origins of European Australia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002, et Alan Atkinson, *The Europeans in Australia*, vol. 1, Oxford University Press, Oxford, 1997.

Joseph Banks, membre du premier voyage dans le Pacifique de James Cook, choisit comme destination Botany Bay. Le projet en soi est extraordinaire et l'on comprend qu'il ait pu fasciner l'Europe. Pour la première fois, une nation dite civilisée décide d'expédier des condamnés – hommes, femmes et enfants – à l'autre bout du monde vers des rivages jusque-là inexplorés et vierges de toute implantation européenne. La transportation telle que les Anglais l'expérimentent en Australie, prend un nouveau sens. Elle est porteuse d'un véritable projet social puisqu'il s'agit de fabriquer *ex nihilo* une société nouvelle avec les proscrits que la nation rejette. C'est ce projet qui force l'admiration d'un Charles Pougens lorsqu'il introduit le texte de Tench en affirmant : « L'idée de tirer parti d'un pays, en y établissant des Colonies agricoles, n'est pas nouvelle ; mais ce sont les moyens employés pour la faire réussir que nous osons présenter ici comme nouveaux : tels sont le choix du lieu, les soins que les Anglais prennent de ces hommes coupables ; soins qui n'ont pas seulement pour principe cette sensibilité physique que tant de circonstances peuvent faire varier et même errer ; mais cette sensibilité philosophique dont l'impression est plus durable, parce qu'elle est fondée sur un calcul, dont les éléments sont le bonheur de chaque individu, et celui de la société. Nous osons donc espérer qu'un si bel exemple sera suivi par les Français, qui ne le cèdent à aucun peuple en sensibilité et en humanité²⁵. » De fait le débat s'ouvre en France avec l'inscription de la peine de la transportation dans le code pénal de 1791. Cependant la transportation est aussi sévèrement critiquée et en premier lieu par Jeremy Bentham, qui voit là un système grossier d'élimination. En exilant des condamnés vers des rivages lointains où ils seront jetés pêle-mêle, ce système annihile tous les efforts d'une pénologie raisonnée. La subtile mécanique du Panopticon n'a de sens que si elle se déploie au sein même de la population anglaise afin de mieux donner l'exemple de la peine, du châtiment, du travail et de la rédemption. C'est aussi l'avis d'un certain nombre de révolutionnaires et en particulier de Robespierre, qui refuse l'idée de répandre ailleurs la « lie de la société²⁶ ». Le modèle de la prison vue comme « la peine morale et sociale » entre tous s'impose avec la Révolution et reste dominant sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Mais Botany Bay a marqué les esprits. L'idée d'une transportation des condamnés de droit commun est régulièrement soulevée au Parlement et la quête d'une colonie pénale deviendra un des buts implicites des expéditions françaises de reconnaissance qui seront à nouveau lancées vers le Pacifique à partir de 1820. En 1854, lorsque la loi sur la transportation est finalement votée, l'Australie reste une référence essentielle. Et c'est en Nouvelle-Calédonie, entre 1862 et 1897, que le projet d'une colonisation pénale tel que les Anglais l'ont imaginé à Botany Bay, cent ans auparavant, prendra sa forme la plus achevée²⁷.

²⁵ W.Tench, *Relation d'une expédition...* Avertissement du traducteur.

²⁶ Pour défendre son projet de Panopticon, Bentham rédige plusieurs essais dont *View of the Hard Labour Bill* (1778), *Principles of Penal Law* (1789), *Emancipate your Colonies* (1793), *Panopticon versus New South Wales* (1802). Au sujet du débat français. Cf. Catherine Duprat, « Punir et guérir » in Michèle Perrot, *L'impossible prison. Recherches sur le système pénitentiaire au XIX^e siècle*, Seuil, Paris, 1980. Cf. aussi Colin Forster, *France and Botany Bay. The Lure of a Penal Colony*. Melbourne, Melbourne University Press, 1996.

²⁷ Cf. Isabelle Merle, *Expériences coloniales. La Nouvelle-Calédonie. 1853-1920*, Belin, Paris, 1995.

En 1789, Charles Pougens avait choisi le récit de Watkin Tench pour témoigner de l'intérêt qu'il portait à l'expérience pénale britannique mais, six ans plus tard, il renonce à publier le second volume et se tourne plutôt, comme on l'a dit, vers la traduction du chirurgien et naturaliste John White. L'introduction qu'il rédige pour cet ouvrage révèle le doute qui déjà l'étreint concernant la viabilité de la toute jeune colonie australienne ainsi que le but même de l'opération : « Le seul avantage réel que la politique, c'est-à-dire, l'intérêt de tous et non celui de ces grands amodiateurs d'hommes, nommés princes ou rois puisse retirer de ces nouveaux établissements, est d'avoir contribué à introduire une jurisprudence moins barbare et inspiré au gouvernement l'idée salubre de commuer la peine de mort en une simple déportation²⁸. » L'aspect pénal de l'expérience l'intéresse désormais moins que la description que peut donner un naturaliste d'un territoire nouveau, de sa faune, de sa flore, de son climat et de ses habitants. Pougens mise à l'évidence sur la fascination qu'exerce la découverte de ce qu'on a longtemps appelé *Terra Australis Incognita*, ce continent des Mers du Sud qui, selon les récits grecs les plus anciens, couvrait une immense surface de l'hémisphère sud et permettait ainsi l'équilibre du globe²⁹. Dans les années 1780, il n'y a plus lieu de croire à ce mythe. Car les expéditions scientifiques organisées par l'Angleterre au cours de deux décennies précédentes, et tout particulièrement le deuxième voyage de James Cook (1774-1776), ont défilé l'hypothèse d'un continent austral et permis de fixer solidement la cartographie des territoires du Pacifique. La côte est de l'Australie, encore ignorée en 1770, est reconnue au cours du premier voyage de James Cook (1768-1771). C'est au cours de ce voyage que le lieu dit Botany Bay est ainsi nommé sur la proposition du naturaliste Joseph Banks tant il est impressionné par la diversité et le foisonnement de la flore.

On sait le retentissement qu'ont eu en Europe ces voyages de circumnavigation et l'ampleur et la rapidité avec lesquelles les journaux et récits ont circulé en Grande-Bretagne, en France et dans bien d'autres pays européens. Les journaux de Cook, publiés à la suite de ses trois voyages successifs dans le Pacifique, sont traduits immédiatement en français en 1772, 1778 et 1782, comme l'ont été en anglais avec la même rapidité le journal de Bougainville puis celui de Lapérouse. La quête du continent austral a donné lieu à bien des supputations au cours du siècle auxquelles ont participé Maupertuis, Buffon, Buache et surtout De Brosses qui dans son *Histoire des Navigations aux Terres Australes* (1756) organise pour la première fois le savoir accumulé sur le continent, cette *Terra Australis incognita*. Les philosophes des Lumières s'intéressent à l'espace Pacifique qui devient, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un espace privilégié d'investigation d'un savoir scientifique naissant, qu'il s'agisse d'un savoir géographique, botanique, technique ou ethnologique. Les expéditions maritimes, organisées au plus haut niveau de l'État, prennent la forme de ce qu'on a appelé des « académies flottantes » regroupant savants et instruments d'observation à bord. Les journaux de bord commandités par l'Amirauté sont très attendus et ouvrent en Europe un espace de

²⁸ John White, *op.cit.*, p. X.

²⁹ O.K.H. Spate, *Paradise Found and Lost*, Australian National University, Canberra, 1988.

projections imaginaires, d'élaborations philosophiques, de réflexions sur la nature de l'homme, son passé et son devenir. Le Pacifique vient alors nourrir le bouillonnement intellectuel et culturel d'une Europe des Lumières dans lequel la France et l'Angleterre sont au coude à coude dans l'échange autant que dans la compétition, la rivalité ou la guerre».

L'organisation de la *First Fleet* s'inscrit en rupture par rapport aux expéditions antérieures puisqu'il ne s'agit désormais plus de science mais de colonisation. L'enjeu n'est plus d'organiser des voyages d'observations mais de mettre en œuvre une véritable implantation. Le rôle imposé aux officiers n'est plus d'assister des savants dans la collecte d'observations scientifiques mais « de protéger le drapeau britannique et de garantir le maintien de l'ordre et le bon fonctionnement parmi les bagnards »³⁰. Pourtant, le prestige et l'influence de James Cook jouent un rôle majeur dans cette expédition et ce que l'historien Greg Denning appelle « la saison des observations » est loin d'être terminée. Le botaniste Joseph Banks qui a pesé fortement sur la décision du gouvernement britannique d'expédier les *convicts* vers Botany Bay, et non ailleurs, participe aux préparatifs de la *First Fleet* en ce qui concerne les semences et les cultures à prévoir, et maintiendra plusieurs années durant un dialogue avec le gouverneur Philip pour affiner les connaissances dont il dispose sur la faune et la flore australienne, ainsi que sur les capacités d'adaptation des espèces européennes.³² James Cook est une référence constante pour les officiers qui, comme on le verra avec le journal de Tench, s'appliquent à confirmer ou infirmer les dires et observations de leur prédécesseur en se situant dans un dialogue «entre pairs » et dans une continuité directe. Il ne s'agit plus de découvrir un espace maritime mais de préciser la description des côtes et d'engager la première phase de la découverte d'un continent.

On voit à quel point l'implantation britannique en Australie constitua un véritable « événement » autour duquel se fit une très large publicité. On voit aussi à quel point cet « événement », quoique inscrit au cœur d'une histoire britannique et australienne, interpelle aussi le lecteur français à la fois par la période qu'il évoque – les multiples échanges et concurrences qui se jouent entre la France et l'Angleterre, dans l'espace Pacifique comme ailleurs – mais aussi par l'expérience pénale qu'il engage, dont les influences profondes sur le débat pénal français se retrouvent en particulier en Nouvelle-Calédonie. Dans ce contexte de dialogue serré et d'affrontement entre les deux grandes nations européennes du temps, l'Angleterre et la France, c'est sans véritable surprise que l'on découvre que Watkin Tench, officier britannique inspiré par la philosophie des Lumières, fut aussi un observateur attentif

³⁰ Parmi l'imposante bibliographie consacré aux voyages de James Cook, on citera les livres récents de : Ann Salmond, *The Trial of the Cannibal Dog. Captain Cook in the South Seas*, The Penguin Press, Londres, 2003 ; Nicholas Thomas, *The Extraordinary Voyages of Captain James Cook*, Walker Company, New York, 2003. Cf. aussi l'article éclairant de Kapil Raj, « 18th-Century Pacific Voyages of Discovery, "Big Science", and the Shaping of an European Scientific and Technological Culture », in *History and Technology*, 2000, Vol. 17, pp. 79-98.

³¹ L.F. Fitzhardinge, *Sydney's...*, *op.cit.*, p. xvi.

³² Alan Frost, *Botany Bay Mirages. Illusion of Australia's Convict Beginnings*. Melbourne University Press. Melbourne. 1995.

de la société française. À son retour d’Australie, il partit combattre les armées révolutionnaires au large des côtes bretonnes et fut fait prisonnier en 1794, à Brest, pour être finalement placé en résidence surveillée à Quimper au cours des deux années suivantes. Bon connaisseur de la langue française, il joua le rôle de traducteur, ce qui lui permit de parcourir la Bretagne en Révolution. De cette expérience, il tira son troisième et dernier ouvrage, *Letters written in France to a Friend in London*, qu’il publia à Londres en 1796.

Ce livre n’a été redécouvert que récemment par un spécialiste de littérature anglaise qui s’est attaché à le rééditer en 2001 en Grande-Bretagne³³. Il était resté jusqu’alors largement ignoré des historiens australiens qui voient en Watkin Tench un témoin crucial de la fondation de leur pays mais ne s’intéressent guère à son devenir et à ses aventures ultérieures. Il a été aussi ignoré des spécialistes de la Révolution, Britanniques ou Français, pour qui le témoignage de Tench est celui d’un obscur officier observant l’événement révolutionnaire à partir des périphéries bretonnes. Nous laisserons aussi dans l’ombre ce récit pour mettre à la portée du public français les deux ouvrages qui ont fait véritablement la postérité de Watkin Tench, portant sur son expérience australienne. Cependant, choisissant de chausser les lunettes de cet officier de marine pour observer la « scène première » de l’Australie coloniale, on ne se privera pas de renouer les fils d’une trajectoire de vie pour mieux cerner l’homme, l’auteur, l’observateur, son monde social et le sens de ce qu’il vit à Port Jackson.

Watkin Tench : un soldat entre en littérature

Hormis les trois récits qu’il a écrits et publiés, Watkin Tench n’a laissé derrière lui que très peu de traces personnelles, deux lettres anodines retrouvées dans les archives, un état de service militaire, quelques commentaires le concernant glanés ici ou là dans les écrits de ses contemporains. L’homme a 29 ans lorsqu’il s’embarque sur la flotte ancrée à Portsmouth en partance pour Botany Bay. Il appartient au Corps des *Marines*, corps militaire spécifique chargé d’accompagner les navires de la *Royal Navy* pour se battre aux colonies³⁴. Tench a alors le grade de *Captain-Lieutenant* et prend la direction d’une compagnie composée de six sergents et caporals, deux tambours et quarante hommes qu’on appelle *Privates*. Quatre compagnies de *marines* sont mobilisées, soit un total de 247 personnes, accompagnées de 32 épouses et 14 enfants. La *First Fleet* comprend aussi 323 marins de la *Royal Navy* qui, pour beaucoup, ne resteront que 6 mois à Port Jackson. Il est prévu de ne laisser sur place que 2 navires, un petit vaisseau d’escorte, le *Supply*, et un vaisseau de transport, le *Sirius* qui fera naufrage le 19 mars 1790 à Norfolk Island, laissant pendant plus d’un an la petite colonie très

³³ Watkin Tench, *Letters Written in France to a Friend in London*, Londres, 1796. Réédité par Gavin Edwards sous le titre *Letters from Revolutionary France*, University of Wales Press, Cardiff, 2001.

³⁴ Le Corps des *Marines* Britannique a été créé en 1664 pour réunir des troupes capables de combattre au loin et de supporter la rigueur des longs voyages en mer. Ce corps a été réorganisé en particulier lors de la guerre des sept ans qui voit s’affronter la France et l’Angleterre pour le contrôle de l’espace continental américain (1756-1763). Un bataillon est à nouveau envoyé en Amérique en 1775 pour combattre la dissidence coloniale.

isolée et démunie. Tench fait partie du corps des officiers qui comprend à Port Jackson une trentaine d'individus, 8 membres de la *Royal Navy* dont le Gouverneur Phillip, son second Hunter, le chirurgien John White et 21 membres du Corps des *Marines* dont le juge David Collins, le jeune astronome et ami de Tench, William Dawes, ou encore le commandant, le Major Ross. Hormis les plus âgés, détenant les postes de commandements, la plupart de ces officiers ont à peine trente ans, mais tous ont déjà derrière eux une solide expérience militaire marquée en particulier par les combats que beaucoup ont mené sur le terrain américain contre les colons en rébellion et leurs alliés. C'est le cas de Tench qui entra dans les *Marines* à 18 ans en 1776 et fut fait prisonnier par les Français puis détenu dans le Maryland en 1778.

Les officiers de la *First Fleet* forment une caste qui les distingue radicalement des marins et soldats ordinaires, pour ne rien dire des *convicts*. Il s'agit de « gentlemen » recrutés sur commission royale disposant donc de réseaux de soutien et de patronage tissés par les élites de l'Angleterre Georgienne. Cette caste, évidemment, a ses propres hiérarchies internes et Tench, à ce titre, occupe un rang relativement modeste. Originaire de Chester dans le Yorkshire, il est issu d'un milieu de notables, une famille connue « honorablement » dont le père obtint le titre de *freeman* sur nomination du maire de la ville. Tench, si l'on en croit la dédicace de son second volume, doit son prénom et sa commission d'officier à la famille de William Wynn, baron et grand propriétaire du pays de Galles, membre du parlement et homme d'influence.³⁵ Les Tench ne sont pas des possédants mais des *professionals*. Le père est maître de danse et propriétaire « d'une très respectable *boarding school* ». Une telle position exclut pour les enfants la vie de rentier des élites foncières et n'offre pas les garanties d'une lignée solidement inscrite dans les corps de l'Etat les plus prestigieux, l'armée ou la navale par exemple. Le devenir est plus incertain. Tench choisit une carrière militaire dans le corps des *Marines* dont les traditions sont plus récentes, le recrutement social plus large et l'image moins valorisée. En témoignent les remerciements qu'adresse le Major Ross au sous secrétaire d'Etat chargé de l'organisation de la *First Fleet*, Nepean, lorsque celui-ci choisit d'envoyer à Botany Bay les *Marines* et non les bataillons de la *British Army*. Le commandant y voit un honneur dont il faudra se montrer digne.³⁷ Les *Marines* sont supposés être particulièrement adaptés aux long voyages en mer et sont utilisés depuis le début des années 1780 pour surveiller les *convicts* dans les zones portuaires où ses derniers sont regroupés. La mission qui leur est confiée en Australie est de même nature. Reste qu'il s'agit d'un corps militaire dont la fierté réside surtout dans sa capacité à combattre. D'où le malaise qui se fera jour à Port Jackson parmi les officiers et les soldats qui finalement répugneront à se voir

³⁵ Cf. la lettre écrite de la main de Watkin Tench à Monsieur Watkin Williams Wynn, publiée en introduction de son seconde volume.

³⁶ *Australian Dictionary of Biography*, vol 2, p. 506. Edité par Douglas Pike, Melbourne University Press, Melbourne, 1967.

³⁷ Cf. « Major Ross to Under Secretary Nepean, 21 April 1787 », *Historical Record of New South Wales*, Vol. 1, part. 2, 1783-1792, Sydney, Charles Potter, Government Printer, 1892.

réduit à une fonction de garde chiourmes³⁸. Consciente peut-être de cette ambiguïté mais aussi du caractère extraordinaire de la mission, l'Amirauté propose aux *Privates* des conditions de recrutements inhabituelles, un engagement limité à trois ans, la possibilité de voyager avec sa famille et de s'installer sur place à l'issue du contrat en obtenant un lopin de terre offert par la Couronne. L'appel ne s'adresse pas aux officiers qui, tenus par leur grade et fonction, n'ont pas le droit d'être accompagné. Il n'est pas besoin d'ailleurs de conditions particulières pour attirer les recrutements car, Tench comme d'autres, se trouve depuis 1783, date du retrait des troupes britanniques des colonies américaines, en demi-soldes du fait de la réduction des effectifs militaires. En 1786, beaucoup répondent avec empressement à la demande de l'Amirauté.

Tench est donc avant tout un soldat, et le restera toute sa vie, mais il devient aussi un auteur en saisissant l'extraordinaire opportunité que lui offre son engagement pour quatre ans dans l'expédition de Botany Bay. Alors qu'il n'a aucune expérience de l'écriture et aucune fonction particulièrement remarquable en tant que *Captain of the Marines*, Tench est contacté avant son départ par John Debrett de Piccadilly, éditeur privé qui, comme d'autres, anticipe le succès qu'aura la publication des journaux et des récits de voyage de l'expédition. Debrett contacte aussi le chirurgien de la flotte, John White, tandis John Stockdale de Piccadilly fait une demande similaire au Commandant Arthur Phillip et à son second John Hunter. Le futur juge avocat David Collins signe quant à lui un contrat avec Cadell R. Davies. La demande des éditeurs ne se heurte à aucun veto de l'Amirauté. Pourtant, il n'en avait pas été de même pour les journaux des expéditions de Cook, dont elle revendiquait la propriété et interdisait toute diffusion sans son accord. Mais l'expédition de Botany Bay n'est pas une expédition scientifique dont les enjeux de connaissance sont considérés comme essentiels. Les officiers de la *Royal Navy* ont certes le devoir de tenir le plus soigneusement possible des journaux de bord selon des conventions désormais relativement rodées pour tout voyage qu'ils entreprennent, a fortiori lorsqu'ils les conduisent dans des zones encore mal reconnues. Le commandant Arthur Phillip a bien sûr l'obligation de rendre des comptes journaliers qu'il enverra par dépêche. Mais rien n'est demandé officiellement aux officiers du Corps des *Marines* ni aux chirurgiens de la flotte. L'incitation à écrire vient donc du monde de l'édition, qui connaît le formidable succès des récits antérieurs des Mers du Sud et qui sait aussi à quel point la « relation de voyage » en général est un genre alors florissant. Aux côtés des récits de Cook ou Bougainville, on peut trouver dans les bibliothèques des salons anglais les ouvrages récents de James Boswell (*An Account of Corsica, The Journal of a tour to the Hebrides with*

³⁸ Les officiers sont aussi sommés d'exercer la justice à Botany Bay en vertu de la loi martiale qui s'impose dans la colonie. Tench, dans son journal, ne dit pas un mot de l'incident qui l'oppose au Major Ross, son supérieur hiérarchique, alors qu'il exerce la fonction de président de la cour criminelle. L'incident conduit à une mise aux arrêts des officiers et sera résolu finalement par un compromis proposé par le gouverneur Phillip. Il signale les tensions que provoque l'exercice du pouvoir à Port Jackson, entièrement exercé par des militaires. Cf. John More, *The First Fleet Marines, 1786-1792*, University of Queensland Press, St Lucia, 1987, pp. 190-191.

Samuel Johnson), de Thomas Smollett (*Travels through France and Italy*) ou encore de Samuel Johnson (*A journey to the Western Islands of Scotland.*)

Selon Gavin Edwards, à qui l'on doit une des rares analyses littéraires du récit de Watkin Tench, l'œuvre de Samuel Johnson serait sa source d'inspiration première, œuvre que l'auteur a pu lire sans doute mais qu'il ne cite pas³⁹. En revanche, Tench comme ses compagnons officiers ont lu, en partant vers les Mers du Sud, les relations de voyage antérieures et en particulier celle de James Cook à laquelle ils se réfèrent constamment. Or c'est indéniablement ce modèle de relation « savante » que ces derniers suivent en appliquant les conventions d'écriture et d'enquêtes proposées par les Instructions de voyage dans le Pacifique⁴⁰. Comme les « *Voyages* » de Cook, le récit de Tench repose sur un journal de bord, rédigé au jour le jour, dont on a malheureusement perdu la trace. La relation de voyage, construite à partir de ce journal de bord, se présente comme une chronique, qui, mois après mois, décrits les faits et événements dont l'auteur a été le témoin direct ou indirect, à laquelle viennent s'ajouter des chapitres conclusifs reprenant un propos général sur les caractéristiques du pays, les progrès de la colonisation, les Aborigènes et les *convicts*. Dans l'introduction de son premier volume, Tench s'attache à des questions de méthode : « Ce livre paraissant au monde en même temps que le nom de son auteur, ce dernier se persuade que l'honnêteté incitera ses lecteurs à croire qu'aucune considération n'a pu le convaincre de leur mentir. Les faits sont racontés simplement tels qu'ils se sont déroulés et quand l'auteur hasarde quelques hypothèses, leur nature est telle que – du moins l'espère-t-il – une investigation patiente et un jugement avisé apporteront la preuve qu'elles n'étaient pas insensées. Le plus souvent, l'auteur évoque ce qu'il a effectivement observé et lorsqu'il a dû adopter les récits d'autrui « il s'est montré soucieux de rechercher la vérité et de combattre cette tendance à l'exagération qui est presque toujours l'effet de la nouveauté sur l'ignorance⁴¹. » Les mots « observation » et « observer », dont on trouve respectivement 34 et 58 occurrences dans l'ensemble du récit, témoignent de l'attention portée à l'expérience directe, au regard ou à défaut au témoignage recueilli et soigneusement contrôlé. L'intention de Tench est de parvenir à une description aussi dépouillée que possible, neutre, dénuée de jugement, fondée sur une patiente enquête. On voit là son désir de participer par son récit de voyage à un savoir scientifique en voie de constitution dans la lignée des navigateurs illustres qui l'ont précédé. Conformément à l'évolution que connaît le « récit de voyage » en cette fin du XVIII^e siècle, le journal de Tench cherche à se démarquer du modèle fictionnel encore commun au XVII^e pour s'attacher au contraire au principe de réalité, au déplacement dans l'espace effectif et pratique (le voyage), à l'observation directe et à la description la plus fidèle possible des faits (la

³⁹ Gavin Edwards, « Watkin Tench and the Cold Track of Narrative », *Southerly*, 60, 3, 2000.

⁴⁰ Sur les conseils de la *Royal Society* (*Société Royale de Londres créée en 1660 pour la promotion de la sciences*) l'Amirauté rédige des Instructions de voyage qui décrivent soigneusement les buts des expéditions, le contenu des rapports des officiers, le type d'observations qu'ils devront faire ainsi que le comportement qu'ils devront adopter envers les peuples rencontrés. Tous les journaux et rapports des expéditions de Cook sont la propriété de l'Amirauté et ne pourront être divulgués sans son accord.

⁴¹ Voir ci dessous p. x.

méthode). Mais le genre autorise encore bien des glissements en intégrant l'invention, le montage ou le mélange de discours. Comme le souligne les spécialistes de la littérature de voyage, il se situe « au point de rencontre ou de contraction entre le voir et le savoir, l'inventaire et l'invention, le fragment et le tout⁴² ». Il s'agit « d'un genre sans loi » encore instable qui « allie la finalité documentaire, la séduction du plaisir et du divertissement, et à laquelle les voyageurs apportent des réponses diversement dosées selon qu'ils privilégient, dans leurs écrits, tantôt la description généralement tournée vers l'information géographique, tantôt le récit potentiellement riche en aventure. »⁴³

Et les récits que Tench rapportent d'Australie sont particulièrement représentatifs de cette tension qui se trouve au cœur de la relation de voyage. Si Tench a une ambition scientifique, au sens où il entend suivre les conseils donnés aux voyageurs par la Royal Society, il a aussi une ambition littéraire au sens où il entend s'adresser à un public et lui plaire. C'est ainsi que Tench commence l'introduction de son premier volume avec ces mots : « En offrant ce petit ouvrage à la lecture du public, l'auteur souhaite autant le distraire que l'instruire⁴⁴. » L'amusement est premier et l'auteur indique implicitement l'effort qu'il veut mettre dans la construction narrative pour impulser un rythme, un suspense, un intérêt. Ses ambitions scientifiques préviennent à l'évidence le glissement vers la fiction mais n'empêchent aucunement le travail raisonné qui consiste à choisir de relater certains épisodes plutôt que d'autres, à alterner les scènes où l'auteur est un témoin oculaire direct et celles dont il entend seulement parler, à insérer enfin des discours reconstitués ou inventés. On verra plus loin les effets qu'induisent cette « volonté de plaire » sur le contenu même du récit, sa signification, ce qu'il éclaire ou laisse dans l'ombre, ce qui est dit et n'est pas dit et ce que l'on peut, à travers sa lecture, comprendre ou non de ce qu'il se passe à Port Jackson. Notons seulement ici que Tench, soldat de carrière, saisit, en partant à Botany Bay, l'opportunité d'expérimenter ses capacités d'écriture. Encore incertain, il avertit le lecteur en introduction : « L'écrivain amateur est d'ordinaire soucieux de se recommander à l'attention du public et de solliciter son indulgence. À l'exception des sujets qui ont trait à leur profession, les militaires craignent la censure des critiques. [...] Le lecteur bienveillant pardonnera, espère-t-on, les imprécisions de ce tableau imparfait esquissé au cœur des difficiles devoirs du service que l'auteur accomplit⁴⁵. » Tench n'a jusqu'à présent jamais écrit mais il n'est pas pour autant démuné dans cet exercice car il a visiblement reçu une éducation soignée. En témoignent la qualité de son écriture, sa connaissance du latin et les nombreuses citations qui émaillent son texte d'œuvres littéraires parmi les plus célèbres de son temps, Shakespeare, Milton, Goldsmith, Hobbes ou encore Cicéron ou Rousseau et qu'il connaît sans aucun doute par

⁴² Jean Viviès, *Le récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle. De l'inventaire à l'invention*. Interlangues littéraires, Presse Universitaire du Mirail, 1999, p. 159-160.

⁴³ Roland LeHuenen, « Qu'est ce qu'un récit de voyage ? » in *Les modèles du récit de voyage*, Littérales n°7, Paris X Nanterre, 1990, p. 14.

⁴⁴ Voir ci dessous p. x.

⁴⁵ *Idem*.

cœur. Son milieu familial ouvert sur les arts lui a probablement permis suivre un cursus scolaire jusqu'à la *grammar school*. L.F. Fitzhardinge voit d'ailleurs en Watkin Tench l'un des hommes les plus cultivés du campement, du moins dans les domaines classiques et littéraires.

On ne sait ce qui amena John Debrett, son éditeur de l'époque, à porter son choix sur ce *Captain of the Marines* plutôt qu'un autre. Ou peut-être fut-il sollicité par le jeune Tench ? Quoiqu'il en soit, le choix s'avéra judicieux. Tench s'affirma comme auteur en envoyant très rapidement à Londres un premier manuscrit écrit sur place en profitant du retour des bateaux de la flotte en juin 1788. Le second volume fut achevé au cours de l'année 1792 en Angleterre.

En 1794-1795, il se remit à l'écriture, à Quimper, dans un contexte complètement différent. L'observation de la Bretagne en Révolution et sa mise en récit ne se prête plus à la relation de voyage. Tench opte pour un autre genre littéraire très commun à l'époque, l'échange épistolaire avec un ami fictif, pour témoigner de ce qu'il voit, entend et comprend. *Letters written in France, to a Friend in London*, par son contenu et sa forme diffère profondément des deux premiers. Et pourtant, à Port Jackson comme à Quimper, Tench semble animé par le même type d'intérêt. Au fondement de son écriture, il y a la nécessité de l'expérience d'un ailleurs, la suspension d'un quotidien et la confrontation à l'altérité. Alors que son métier de soldat l'amène à voyager au loin et à vivre une vie aventureuse, celui-ci ne constitue pas le moteur d'une expression écrite. L'écriture n'a de sens que si l'homme se trouve hors de sa routine militaire habituelle, immergé dans un contexte et un monde social nouveaux. Son séjour en Australie, comme son séjour en France, lui offre l'opportunité de recueillir le matériel nécessaire pour l'écriture d'un livre - matériel tiré d'observations faites « sur le terrain » visant à décrire un pays, des populations, leurs mœurs et coutumes mais plus encore des situations singulières, des conjonctures particulières. Car ses récits, à Port Jackson ou à Quimper, se nourrissent essentiellement de la dynamique des événements, dans un cas les rencontres qui s'opèrent entre Britanniques et Aborigènes dans le contexte de l'implantation d'une colonie pénale, dans l'autre cas, les bouleversements induits par la Révolution dans les villes et campagnes bretonnes. Au cœur du propos, il y a un intérêt soutenu pour les individus qui l'entourent, leurs actions et réactions face des situations inédites, mouvantes et imprévisibles. L'essentiel est de transmettre une expérience vécue, car l'intérêt premier de Watkin Tench n'est pas de livrer au lecteur un « traité » de considérations politiques et philosophiques, même s'il veut bien parfois prendre du recul pour aborder une réflexion générale sur ce qu'il observe.

Du point de vue de l'écriture et de la construction du récit, Tench se trouve à Port Jackson et à Quimper dans une position très différente. Dans un cas, il est entouré d'officiers dont plusieurs ont l'ambition de témoigner par la rédaction d'une « relation de voyage ». Dans l'autre, il écrit en solitaire sur le modèle plus personnel de la relation épistolaire imaginaire. La description du voyage de la *First Fleet* et des premières années de la colonie pénale

australienne donne lieu, au final, à une série de récits relatant au fond une expérience vécue collectivement. Si Tench se veut un témoin attentif livrant une description la plus fidèle possible, il fait cependant un choix en s'attachant à un certain nombre d'évènements jugés « importants » dont il n'est pas toujours le témoin direct. C'est ainsi qu'il décrit avec beaucoup de vivacité, y compris en incluant des dialogues, la scène de « la baleine échouée » – qui relate la rencontre entre 200 « indiens » dont le fameux Baneelon enlevé auparavant puis échappé – et le chirurgien White, qui est accompagné d'un jeune aborigène recueilli par les Britanniques. De la même manière, Tench choisit de rendre compte en détail de l'attaque du Gouverneur lors d'une rencontre avec des Aborigènes, ou de la mort du condamné McIntyre, chasseur pour le compte du gouverneur, haï par les Aborigènes, autant de scènes auxquelles Tench n'assistent pas mais qu'il juge nécessaire d'inclure dans son intrigue. Celles-ci concernent en particulier les étapes successives d'une « rencontre » entre le campement anglais et les groupes aborigènes avoisinants, dont la narration constitue une sorte de récit dans le récit avec ses rythmes et ses suspens. Car les Aborigènes – qui d'abord se dérobent ou attaquent, puis s'humanisent sous les traits de quelques uns, enlevés de force pour devenir finalement les premiers interlocuteurs et informateurs – sont les véritables héros du récit de Tench. Ceux qui suscitent sa curiosité et font l'objet d'une véritable « volonté de comprendre » qui s'affirme au fil du récit selon un cheminement autorisant le doute, la réflexion, l'hésitation et le renversement d'opinion. À l'inverse, les *convicts* restent des personnages de second rangs que Tench prétend connaître dès le départ de Portsmouth, alors même qu'il n'a jamais eu l'occasion de côtoyer de si près les prisonniers de la Couronne, massivement issus des classes populaires britanniques et dont il comprend à peine le langage. Pourtant Tench semble avoir une opinion sur le crime et les « criminels » dont il ne déviara point tout au long de son séjour à Port Jackson. L'expérience pénale à laquelle il participe ne semble guère l'intéresser, si ce n'est pour s'astreindre à donner quelques descriptions et résultats. Là n'est pas véritablement le sujet de ses aventures ni le cœur de ses réflexions.

Première rencontre à Botany Bay

« Le vent était favorable à présent, le ciel serein, bien qu'un peu brumeux et la température très agréable. La joie se lisait dans toutes les contenance et l'on se congratulait mutuellement. Ulysse n'avait pas attendu après Ithaque avec autant de ferveur que les aventuriers qui venaient de faire ces milliers de kilomètres pour prendre possession de Botany bay. À notre arrivée quelqu'un murmura : « Lourd de nuages le jour apparut ». Pour nous c'était bien « un grand, un important jour » et j'espérais qu'il marquerait la date de la fondation d'un empire et non sa chute* ». »

Entre le 17 et le 20 janvier 1788, les 11 navires qui constituent la flotte sur laquelle Tench s'est embarqué huit mois plus tôt s'ancrent dans la baie que les Anglais appellent Botany Bay.

⁴⁶D'après Joseph Addison, *Caton, I, i, I*. Voir ci dessous p. x-x.

Le commandant, Arthur Phillip, vient d'accomplir un exploit maritime en ayant maintenu groupée une flotte comprenant deux bateaux de guerre, trois bateaux magasins et six navires de transport au cours des 252 jours de périple et sur une distance de plus de 20 000 kilomètres. L'exploit est d'autant plus grand qu'il s'agit du transport d'une cargaison humaine, « de misérables condamnés, émaciés par l'enfermement dans lequel ils sont tenus, dépourvus de vêtements et de toutes autres commodités qui rendent une telle traversée tolérable⁴⁷ ». La mortalité, évaluée à 7% de l'effectif de départ, a touché essentiellement des *convicts* mais s'avère de fait bien plus faible que celle qui affectera les transports ultérieurs, en particulier, celui de la *Second Fleet*, arrivé à Port Jackson en 1791 et qui sera bien plus meurtrier. Au contraire, à en croire Tench, le passage de la *First Fleet* s'est très bien passé, sans événement notable. Les condamnés se sont bien comporté selon lui et ne suscitent aucunement sa compassion. Chargé de lire les dernières lettres envoyées à terre, alors que la flotte est sur le départ, Tench remarque : « toutes témoignaient de l'appréhension de ne jamais revoir les côtes d'Angleterre, d'avoir une mauvaise traversée, d'essuyer des maladies, et surtout de résider dans un pays barbare et si éloigné. Ce découragement apparent, dans beaucoup de malheureux, n'était cependant pas l'effet d'une crainte réelle, mais plutôt une ruse dont ils se servaient pour exciter la compassion et obtenir des aumônes, les lettres finissant presque toutes par demander de l'argent et du tabac⁴⁸. » Une fois en route, Tench nous livre un récit des plus sereins, signalant seulement laconiquement quelques tentatives d'évasions. Il ignore le sort misérable des *convicts*, enfermés dans l'atmosphère oppressante et insalubre des cales, la promiscuité, les maladies et les conflits qui pourtant à aucun moment ne dégénèrent en tentatives de mutinerie. Une traversée sans histoire, en somme.

Conformément aux récits de James Cook et Joseph Banks, les officiers de la *First Fleet* s'attendent à trouver, à Botany Bay, un lieu d'ancrage bien abrité et des alentours permettant l'installation du campement. James Cook avait décrit la présence de vastes étendues herbeuses, d'arbres clairsemés et, par endroits, de véritables prairies poussant sur un sol noir paraissant riche et capable, selon lui, de soutenir n'importe quel type de cultures. La population aborigène, à peine entrevue, lui semblait peu nombreuse, vivant essentiellement des ressources de la mer visiblement très abondantes. Mais la désillusion est immédiate pour les nouveaux arrivants. La baie s'avère difficile d'accès, trop ouverte et dangereuse lorsque soufflent les vents du sud-est. Les ressources en eau sont insuffisantes, le sol trop sableux pour convenir aux cultures et la population aborigène bien plus nombreuse que ne l'avait supposé James Cook. Tench affiche, dans les premiers temps, vis-à-vis de son illustre prédécesseur, une attitude respectueuse et modeste – « Je n'oserais, sans précaution, contredire les récits de M. Cook⁴⁹ »- mais il n'hésite pas pour autant à critiquer ses

⁴⁷Voir ci dessous p. x.

⁴⁸Voir ci dessous p. x-x.

⁴⁹Voir ci dessous p. x.

observations. Au fil du récit et du temps, la critique se fait plus virulente et tourne même à la moquerie furieuse, lorsqu'en 1790 il parcourt Botany Bay à la poursuite d'Aborigènes, traversant ce que Hawkesworth, exagérant les propos de Cook, avait décrit comme « les plus belles prairies du monde⁵⁰ » mais qui sont, en fait, des zones au sol spongieux sur lequel pousse une espèce de jonc. En décrivant la progression pénible de l'expédition, le propos de Tench devient aigre : « J'ai souvent eu à traverser ces plaines légendaires et je n'ai entendu que des propos exécrables sur ces voyageurs incapables de décrire correctement ce qu'ils voyaient⁵¹. »

En janvier 1788, le commandant de la flotte évalue rapidement la situation et se charge avec quelques marins et officiers de reconnaître les baies avoisinantes et de trouver un lieu plus approprié. Il découvre trois jours plus tard Port Jackson qu'il décrit comme « l'un des plus beaux havre du monde ». En attendant son retour, Tench descend à terre et fait une première rencontre avec ceux qu'il nomme les « Indiens »⁵².

Alors qu'il longe le rivage, accompagné de quelques marins et d'un enfant d'environ sept ans qu'il tient par la main, Tench rencontre « une douzaine d'Indiens nus aussi nus qu'à leur naissance⁵³ ». Il se dit impatient de rentrer en contact avec ces hommes mais craint de faire un impair ou de les effaroucher. L'approche est prudente, les « Indiens » restant à une distance respectueuse. Les deux groupes sont armés mais ne montrent, de part et d'autres, aucun signe d'agressivité. Les « Indiens » sont surtout attirés par l'enfant qu'ils désignent du doigt et dont ils parlent. Comme celui-ci ne se montre pas effrayé, Tench s'avance avec lui et découvre sa poitrine pour montrer la blancheur de sa peau. Celle-ci suscite des exclamations et un vieil homme « doté d'une longue barbe et parfaitement hideux » s'approche :

« Je priai mon petit camarade de pas prendre peur et je le présentai à ce personnage insolite. L'Indien posa avec une grande douceur sa main sur le chapeau de l'enfant, et se mit à tâter ses vêtements tout en murmurant dans sa barbe. Au bout d'un moment, je cru bon de renvoyer l'enfant qu'une telle proximité avait quelque peu effrayé. Ce faisant, comme je pu le constater, je n'ai pas offensé le vieil homme. D'ailleurs, cela nous mettait sur le même pied qu'eux en ce domaine, car j'avais immédiatement remarqué que certains jeunes de leur groupe, bien que plus âgés que le nôtre, étaient demeurés derrière les adultes.

D'autres s'approchèrent à leur tour, à qui nous offrîmes quelques cadeaux, mais ils ne parurent pas accorder de valeur à nos breloques, pas plus qu'il ne nous en offrirent en retour. Néanmoins, avant de nous séparer, nous

⁵⁰James Cook, *The Journal of Captain James Cook on his Voyages of Discovery*, JC., Beaglehole and others (éd.), Cambridge, Pub. For the Hakluyt Society, 1955, vol 1, *The Voyage of Endeavour, 1768-1771*, p. 309. Sur ce cas précis de la distorsion d'observation entre James Cook, John Hawkesworth et Watkin Tench, cf. l'analyse intéressante de Paul Carter, *The Road to Botany Bay. An Exploration of Landscape and History*, New York, A. Knopf, 1987, pp. 34-42.

⁵¹ Voir ci dessous p. x.

⁵² Le terme « Indien » provenant de la conquête espagnol du Nouveau Monde est encore utilisé au XVIIIe siècle pour nommer les populations « sauvages » nouvellement découvertes. Il faut noter que Tench utilise aussi le terme de *Native* (traduit ici par Indigène) ou encore de *Sauvage* pour qualifier les premiers habitants d'Australie. Le mot « Aborigène » n'est pas encore en usage. Il ne s'imposera qu'au cours du XIXe siècle avec une minuscule : *australian aborigines* ou *aboriginal population*. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que s'affirme l'appellation « Aborigène » avec une majuscule, nomination - acceptée par les acteurs eux-mêmes - pour qualifier le peuple autochtone d'Australie.

⁵³ Voir ci dessous p. x.

échangeâmes un miroir contre un bâton dont la tête était assez grosse pour assommer un bœuf. Ces gens semblaient ne pas parvenir à savoir quel était exactement notre sexe (sans doute à cause de notre absence de barbe), mais quand ils le surent enfin ils éclatèrent d'un rire tonitruant et se parlèrent avec une rapidité et des cris que je n'avais jamais encore entendus.⁵⁴ »

Cette première rencontre se déroule dans une atmosphère détendue, comme les rencontres précédentes qui ont déjà eu lieu entre le gouverneur et les « Indiens » qu'on lui a relaté. Tench retient de sa propre expérience la curiosité particulière que suscite l'enfant qui l'accompagne, la douceur des gestes qui lui sont adressés et le souci qu'ont les Aborigènes de tenir à l'écart leurs propres enfants. Dans le cours de son récit, il reviendra à deux reprises sur les marques d'affection que les hommes, en particulier, adressent aux enfants en insistant sur les gestes de tendresse qui les accompagnent⁵⁵. Que cela le touche pour des raisons personnelles ou que ce soit là un sujet d'étonnement pour un Britannique peu habitué aux effusions d'affection, on ne peut le savoir. On doit noter, en revanche, que Tench y voit d'emblée un signe d'humanité, au sens fort du terme, chez les « primitifs » qu'il découvre.

Au fond que sait-il d'eux lorsqu'il débarque à Botany Bay? Peu de choses à l'évidence, si ce n'est les considérations générales émises par les philosophes tels que Rousseau sur l'état de nature ou les sauvages, ou encore les expériences transmises par les voyageurs et particulièrement ceux qui ont navigué dans le Pacifique. Est-ce dans ces récits que Tench apprend l'importance de l'échange de biens qui semble être devenu un rituel consacré dans toutes premières rencontres entre Européens et populations dites « sauvages » ? C'est en tout cas l'une des premières choses qu'il tente en troquant un miroir contre une massue. Mais les Aborigènes ne semblent pas comprendre les termes de la proposition. James Cook avait déjà remarqué leur désintérêt pour les pacotilles ainsi que leur réticence à donner leurs propres outils. Cette attitude contrastait fortement avec celle des insulaires de Polynésie et en particulier les Tahitiens qu'il avait visité auparavant, qui consistait à la fois à offrir aux nouveaux venus à profusion autant qu'à prendre tous les biens européens qui pouvaient se présenter à eux. « L'insulaire voleur » devient un thème récurrent des récits de voyage dans le Pacifique dès la seconde moitié du XVIII^e siècle⁵⁶. Mais les Aborigènes, au contraire, étonnent par le détachement dont ils font preuve à l'égard des biens européens. Ce que Cook interprétait comme l'un des signes de leur attachement à une vie primitive spartiate, limitée au strict nécessaire, se déroulant dans l'ignorance de la jalousie, de la convoitise et de l'ambition, dans une « tranquillité que l'inégalité des conditions ne venait pas perturber⁵⁷ ». Les Aborigènes, comme les Patagoniens, lui semblaient alors incarner le modèle de ce qu'on a pu

⁵⁴ Voir ci dessous p. x.

⁵⁵ Voir la traduction plus bas, p. xx et p. xx..

⁵⁶ Cf. sur ce thème très largement développé dans l'historiographie du Pacifique : Oskar. K. H. Spate, *Paradise found and lost*, Canberra, Australian University Press, 1988. Kerry Howe, *Where the Waves Fall*, London, Allen & Unwin, 1984. Donald Denoon & al. (éds.), *The Cambridge History of the Pacific Islanders*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, pp. 119-151.

⁵⁷ J. Cook, *The Journal...*, *op. cit.*, p. 399

appeler le « primitif dur » (*Hard Primitive*), directement inspiré du royaume mythique de *Bétique* du *Télémaque* de Fénelon (1699)⁵⁸. Le récit de Tench, cependant, nuance par la suite le propos en montrant que la présence continue des Anglais sur les rives de Port Jackson, familiarise progressivement les Aborigènes avec les biens européens. Ces derniers voient parfaitement l'intérêt de certains de ces objets et en particulier de la hache, qui devient rapidement une monnaie d'échange⁵⁹ contre les lances, massues, filets et autres objets que les Anglais collectent. L'attraction pour les biens européens reste, cependant, limitée et Tench confirme, tout au long de son journal, l'honnêteté dont font preuve les Aborigènes, à la fois à l'égard des étrangers et au sein même de leur société. Le vol semble inconnu et incompris et devient source de conflit grave lorsque les *convicts* cherchent à s'emparer de leurs armes.

La lecture des relations de voyage antérieures aurait pu emmener Tench à partager l'idée qui amène les Européens à penser qu'ils apparaissent aux yeux des insulaires et plus généralement des « sauvages » comme des êtres « non humain », l'incarnation de divinités, d'ancêtres ou de génies. Les circonstances extraordinaires de la mort de James Cook à Hawaii, en 1779, popularisées en Angleterre par la circulation des récits de voyage de l'expédition mais aussi par la multiplication de mises en scène de l'événement dans les magasins et théâtres londoniens témoignaient de ce type de confusion⁶⁰. James Cook fut pris pour une incarnation du dieu Lono en arrivant par hasard au moment même où se déroulait le Maka-Hiki, festival imposant célébrant pour le nouveau printemps le retour du dieu de la fertilité et de la pluie, garant de la profusion des récoltes à venir⁶¹.

Certes les circonstances à Botany Bay sont extrêmement différentes. Loin d'être accueillis par des milliers de pirogues chargées d'offrandes avec à bord des hommes portant les insignes de rangs importants, les Britanniques abordent les rivages australiens sous le regard de quelques groupes d'Aborigènes épars qui les observent de loin et ne s'approchent que prudemment. La rencontre que Tench opère avec l'un de ses groupes ouvre seulement une courte interaction et rien dans les propos de l'officier ne permet d'envisager le fait que les Aborigènes aient vu, dans les Anglais, autre chose que des hommes, certes bizarres, mais humains néanmoins. Le filtre à travers lequel la scène de la rencontre est saisie et finalement nous parvient – le regard et les catégories de Tench – ne nous permet pas d'en dire plus sur ce que les Aborigènes ont effectivement compris ou perçus. L'étonnement de ces derniers devant les intrus se porte essentiellement sur la blancheur de leur peau, l'étrangeté des habits qui la recouvrent et l'indéfinition, à première vue, de l'identité sexuelle de leurs vis-à-vis. Tench applique « une

⁵⁸B. Smith, *European Vision...*, *op. cit.*, pp. 37-40.

⁵⁹ H. Reynolds, *On the Other...*, *op. cit.*, p. 8. Comme le souligne Henry Reynolds, on peut supposer que ces haches ont été rapidement inscrites dans les réseaux d'échange aborigènes et ont voyagé dans l'intérieur en précédant les Blancs.

⁶⁰ Bernard Smith, « Cook posthumous reputation » in R. Fisher et H. Johnston (éd.) *Captain James Cook and his times*, Seattle, University of Washington Press, 1979.

⁶¹ Dans le foisonnant débat sur les circonstances de la mort de Cook à Hawaï et l'interprétation qu'on peut en donner, il est utile de lire Marshall Sahlins, *Islands of History*, Chicago, University of Chicago Press, 1985 (*Des îles dans l'histoire*, Gallimard, Paris, 1989), Gananath Obeyesekere, *The apotheosis of Captain Cook. European mythmaking in the Pacific*, Princeton, Princeton University Press, 1992. Marshall Sahlins, *How « Natives » Think. About Captain Cook for example*, Chicago, University of Chicago Press, 1995

raison pratique » et pose l'évidence d'une symétrique compréhension, du côté anglais et du côté aborigène, quant à la nature éminemment humaine de la rencontre. C'est d'ailleurs ce qui ressort essentiellement de son propos, une rencontre d'hommes à hommes, une conversation de signes et de gestes, et finalement un éclat de rire général lorsque la lumière se fait – on devine comment – sur le genre du sexe de leurs interlocuteurs.

Les premières rencontres avec les Aborigènes, qui se déroulent dans une ambiance bon enfant, n'excluent pas pour autant les rapports de force implicites qui se jouent, à ce stade, au niveau symbolique : « Notre premier objectif était de nous gagner leur amitié et le second de les convaincre de notre supériorité car, sans cette dernière condition, nous savions pertinemment que leur amitié ne vaudrait pas grand chose.⁶² » (p. 21) Et Tench de raconter en bon soldat la scène classique des « rencontres » de l'époque, qui consiste à impressionner l'Autre par l'usage des fusils que celui-ci ne connaît pas. Le bruit et l'impact de la balle créent une stupeur terrifiée chez les Aborigènes présents, que l'on ne peut calmer qu'en entonnant l'air de Malbrouk qu'ils répètent rapidement et avec aisance.

Tench, comme ses compagnons, impressionnés par la qualité de ces premiers échanges, ont dans un premier temps l'espoir que les relations à venir avec les « Indiens » seraient aisées. Mais celles-ci se dégradent rapidement. L'installation d'un millier d'intrus sur les rives de Port Jackson créent pour les Aborigènes vivant alentours des bouleversements que les Britanniques et Tench en particulier, évaluent mal, ou ne comprennent pas.

Ordres et désordres à Port Jackson

Entre le 28 janvier et le 6 février 1788, la *First Fleet*, ancrée à Port Jackson, libère enfin ses prisonniers. Les hommes sont débarqués les premiers et immédiatement mis au travail sur les collines avoisinantes pour installer le campement. Tench ne dit rien des conditions dans lesquelles s'effectue le débarquement, ni de l'état physique et psychologique des condamnés touchant enfin terre après un si long voyage. Le site lui-même est rapidement évoqué : « Une petite baie bien abritée sur la rive sud » de Port Jackson, située sur « une côte luxuriante que les arbres couvrent jusqu'au rivage et derrière lesquels les Indiens sont fréquemment aperçus⁶³ ». Tench, en revanche, s'attache à décrire « la mise en ordre » de l'espace investi par les Anglais sous une forme « pittoresque » qui, cependant, exclut tout exotisme et étrangeté. Ce qui est souligné, au contraire, c'est l'apparente normalité d'une scène de labeur toute britannique qui rappelle les activités bien connues d'un camp militaire *at home*.

⁶² Voir ci-dessous p. xx.

⁶³ Voir ci-dessous p. x.

« Une intense activité s'empara de tous et ce spectacle aurait sans doute été à la fois amusant et pittoresque aux yeux d'un observateur extérieur ayant tout loisir de le contempler. Quelque part, on abat des arbres, ailleurs on construit une forge ou on débarque un chargement de pierres ou de provisions. Là, un officier monte sa tente tandis que d'un côté un détachement de troupes se livre à l'exercice et que de l'autre crépite le feu pour préparer le repas. Grâce à la diligence infatigable des responsables des différentes activités l'ordre pourtant s'imposa bientôt et, autant que la nature imprévue des événements le permettait, la confusion fit place à l'organisation⁶⁴. »

Mais l'« organisation », dans un contexte effectivement incertain, suppose la mise en place immédiate d'un régime d'autorité. Les *convicts* sont séparés en deux groupes, installés de part et d'autre d'un ruisseau et surveillés par un détachement de soldats : « Celui-ci a l'ordre d'user de la force en cas de nécessité et ne doit laisser aux condamnés d'autre choix que d'obéir aux ordres ou de périr sous la baïonnette⁶⁵. » Au-delà du refus de travail et des risques d'évasion, Tench souligne la nécessité d'éviter les rencontres entre condamnés et autochtones « qui pourraient avoir de graves conséquences pour le campement⁶⁶ ». Il ne précise pas le type de conséquences auquel il pense mais signale seulement qu'ordre est donné de délimiter les contours du campement et d'organiser des patrouilles de surveillance. Les *convicts* sont prévenus que tous ceux qui passent ces limites seront soumis à un sévère châtement.

La frontière du campement a ainsi deux fonctions : créer un espace d'enfermement à ciel ouvert dans lequel seront regroupés hommes et femmes condamnés, et délimiter une limite fixant l'intérieur et l'extérieur pour séparer l'espace investi par les Anglais de l'espace non investi où résident les Aborigènes. Cette frontière, cependant, reste et restera immatérielle car il n'est à aucun moment prévu de construire des murs pour former un véritable espace carcéral ou, à l'inverse, pour se défendre de l'éventuelle hostilité des autochtones. L'autorité exercée à l'égard des *convicts* et la distance symbolique enseignée aux Aborigènes⁶⁷ sont supposées suffire pour imposer le respect des limites. Mais l'autorité s'avère notoirement insuffisante et l'enseignement inutile. Les *convicts* trouvent rapidement la « route de Botany Bay » et la voie de l'évasion⁶⁸. Les Aborigènes qui, dans un premier temps, « font de fréquentes visites »,

⁶⁴ Voir ci dessous p. x.

⁶⁵ Voir ci dessous p. x.

⁶⁶ Voir ci dessous p. x.

⁶⁷ Lors d'une première rencontre, le gouverneur Phillip, importuné par la curiosité dont font preuve les autochtones, trace une ligne sur le sable pour marquer une frontière qu'ils ne peuvent franchir. Cette limite, selon Tench, semble comprise et acceptée par les Aborigènes qui « reconnaissent ainsi l'autorité des étrangers à laquelle ils doivent se soumettre ». Voir ci dessous p.xx.

⁶⁸ La visite inopinée de Lapérouse, qui restera un mois et demi à Botany Bay, est un évènement contingent dans l'histoire de la *First Fleet*, mais elle n'est pas sans effet car la rumeur se répand dans les cales des bateaux où sont consignés les *convicts*. À peine débarqué à Port Jackson, un certain nombre d'entre eux trouve le moyen de parcourir les quelque 15 kilomètres qui séparent les deux points de la côte australienne en empruntant très probablement les sentiers tracés par les Aborigènes. « En dépit de toutes nos précautions, écrit Tench, les condamnés découvrirent bientôt la route de Botany Bay dans le but de rendre visite aux Français qui se seraient bien passés de leur présence. » (Voir ci dessous p. x.) « Nous n'eûmes par la suite » confirme La Pérouse dans son propre journal, « que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs

disparaissent au bout de quelques jours et adoptent, désormais, une stratégie d'évitement et de méfiance dont Tench ne comprend pas l'origine : « De ce qui a pu causer leur aversion à notre égard, nous ne pouvons trouver trace alors qu'en chaque occasion, nous les avons traités avec gentillesse et couverts de cadeaux⁶⁹. »

À ces comportements « incertains » ou non conformes à l'ordre des choses tel que Tench le conçoit, s'ajoute, à l'intérieur même du campement, de sérieux désordres. C'est avec une pudeur cocasse qu'il explique les « débordements » sexuels auxquels il assiste lorsque les femmes sont débarquées : « Tant qu'ils étaient à bord, les deux sexes avaient été rigoureusement séparés. Mais une fois débarqués, la séparation s'avéra impossible et aurait même été peut-être une mauvaise chose. Leurs vieilles habitudes de dépravation commençant à réapparaître, le dévergondage était inévitable⁷⁰. » Tench oublie de préciser que « les vieilles habitudes de dépravation » ne concernent pas que les *convicts* mais semblent aussi très virulentes chez les soldats (on ne sait rien des officiers).

Pour répondre à cet état de fait, la seule politique répressive ne peut suffire. Il convient plutôt d'affirmer, par une série de rituels religieux, politiques et militaires, la continuité de l'ordre social anglais et le respect des normes morales afin que le campement devienne véritablement une petite société « régulière ». Suite à la fameuse nuit de « débauche », le mariage est vivement recommandé et des faveurs promises à ceux qui feront ainsi acte de volonté de « réforme ». Un service religieux est institué au pied d'un arbre et aura lieu régulièrement tous les dimanches. Le 7 février, les commissions du Roi Georges III sont lues en grande pompe devant l'ensemble des membres du campement : « Son Excellence s'adressa aux *convicts* par un discours judicieux et précis les informant de ses futures intentions. Il promet de veiller sur ceux qui montreraient une disposition à l'amendement et de les rendre heureux mais menaça, en revanche, de toute la rigueur de la loi, ceux qui oseraient transgresser les limites autorisées⁷¹ ». Une cour criminelle est mise en place quatre jours plus tard pour juger trois *convicts* accusés de vols ou de comportement rebelle et insoumis. La première exécution publique a lieu le 28 février 1788, un mois après l'arrivée de la *First Fleet* à Botany Bay. Les institutions garantes du « fonctionnement régulier » de l'ordre public sont, désormais, en place.

L'enjeu de ces rituels politiques, religieux et répressifs est crucial car il s'agit de persuader les *convicts* de l'utilité d'adopter une bonne conduite et un comportement soumis en leur promettant « faveurs et distinctions⁷² » qui n'ont de sens que si la communauté vit à Port Jackson dans le respect des mêmes croyances et des mêmes hiérarchies que n'importe où ailleurs en Angleterre. Il convient de convaincre les *convicts* qu'il y a, sur place, un avenir

nous causèrent beaucoup d'ennuis et d'embarras » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*, Paris, Édition La Découverte, 1991, p. 397).

⁶⁹ Voir ci dessous p. x.

⁷⁰ Voir ci dessous p. x.

⁷¹ Voir ci dessous p. x.

⁷² Voir ci dessous p. x.

possible dans le cadre d'une « société régulière » britannique. Or rien ne semble garantir cet avenir au cours de ces deux premières années d'implantation. La confrontation entre condamnés, marins, et officiers, l'extrême isolement dans lequel ils se trouvent, le sentiment d'exil et l'angoisse de ceux qui n'ont guère d'espoir de retour, les échecs répétés des plantations, la présence/absence des Aborigènes sur fond d'hostilité et bientôt, la misère, la famine, l'intenable attente de bateaux anglais qui ne viennent pas, sont autant d'éléments propres à déstabiliser profondément les fondements sur lesquels les officiers ont voulu asseoir la petite société dont ils ont la charge.

Dans le récit de Tench, pourtant si mesuré, le doute et l'angoisse affleurent à mesure que le temps passe. L'inquiétude monte dès le mois d'avril 1788, concernant le peu de ressources en aliments frais dont dispose le campement. Le scorbut commence alors à faire « ses habituels ravages » et les plantes locales comestibles insuffisantes ne semblent pas capables de combattre la maladie. Les cultures, enfin, entreprises par les Anglais, donnent de trop pauvres résultats pour que le campement puisse compter dessus.

Dans les premiers chapitres de son deuxième volume, Tench évoque le départ des bateaux de la *First Fleet* : « Il était impossible d'assister sans émotion au départ des navires. De leur arrivée rapide en Angleterre, dépendait peut-être notre destin. [...] Séquestrés comme nous l'étions et coupés du reste de la nature civilisée, ces départs provoquèrent la désolation⁷³. »

L'année 1789 n'apporte aucune amélioration matérielle en dépit de l'implantation d'un nouveau site à Rose Hill (actuel Parramata) où la terre est meilleure qu'à Port Jackson. Les rations des soldats et *convicts* sont progressivement réduites, les vols se multiplient au point que les jardins doivent être gardés⁷⁴. Au début de l'année 1790, la situation est des plus critiques. Tench témoigne d'une attente de plus en plus impatiente de secours venus d'Angleterre : « Nous étions entièrement coupés de toute nouvelle de nos amis, de nos relations et de notre patrie depuis mai 1787. Avec la famine s'approchant à grands pas, la mélancolie et l'abattement marquaient les visages. Les hommes s'abandonnaient au plus grand découragement et adoptaient les plus extravagantes conjectures [...] Dire que nous étions déçus ou choqués serait très inadéquat pour décrire nos sentiments. La misère et l'horreur d'une telle situation ne peuvent être partagée même par ceux qui l'ont subie⁷⁵. »

Tench souffre terriblement, comme probablement tous ses compagnons, quels que soient leur rang et statut, du mal du pays, de l'isolement, de la dureté des conditions de vie, de la pénurie alimentaire et plus encore du doute qui taraude. Curieusement, cependant, il ne semble à aucun moment s'inquiéter d'une possible révolte des condamnés (ou des marins) ou d'une attaque concertée des Aborigènes. Le monde dans lequel il vit, ou plutôt tel qu'il le voit, en dépit des désordres qu'il connaît, reste, au fond, de son point de vue, parfaitement ordonné.

⁷³Voir ci dessous p. x.

⁷⁴ Voir ci dessous p. x.

⁷⁵ Voir ci dessous p. x et p. x.

D'un côté, il y a les *convicts* qui constituent une catégorie inscrite dans le paysage britannique, à propos de laquelle l'opinion de l'auteur est faite de certitudes déjà construites préalablement au voyage qu'il entreprend. De l'autre, il y a les « Indiens » qu'il découvre et qu'il tente d'appréhender par les connaissances générales dont il dispose ainsi que par le savoir qu'il accumule aux grés des interactions concrètes qui se nouent et dont il est le témoin et parfois l'acteur. Son observation se caractérise alors par l'incertitude du jugement et le tâtonnement des opinions. Mais dans un cas comme dans l'autre, la confrontation, inhabituelle avec les *convicts*, ou nouvelle avec les Aborigènes, ne remet en aucun cas en cause la vision qu'il a de la hiérarchie sociale et de sa propre position. En dépit d'un contexte difficile qui pourrait fragiliser la conception qu'il se fait de sa place et de son rôle, Watkin Tench reste rigoureusement convaincu tout au long de son séjour à Port Jackson de la supériorité inhérente à sa classe sociale et de sa civilisation.

Entre certitude et ignorance, les convicts selon Tench

Malgré la promiscuité et les conditions d'existence dans lesquelles sont placés condamnés et officiers à Port Jackson, Tench maintient une distance rigoureuse à l'égard de ceux dont il a la charge. Les « *convicts* » apparaissent, dans son texte, sous la forme d'un groupe indifférencié dont n'émergent que très rarement des personnages nommés ou simplement individualisés. Thomas Barret, Samuel Peyton, Daly et quelques autres ont l'insigne honneur de sortir de l'anonymat du fait de la condamnation à mort qui les frappe pour cause d'actes délictueux. John Irving, William Bloodsworth et John Arscott, en revanche, sont cités car ils sont les premiers « émancipés » de la colonie. Le reste des condamnés est traité comme une masse indistincte pour laquelle Tench marque une indifférence certaine qui transparaît dans l'introduction du chapitre conclusif qu'il s'astreint visiblement à écrire à leur sujet : « Une courte description de cette classe d'hommes pour laquelle cette colonie est fondée principalement (sinon exclusivement) semble nécessaire⁷⁶. » Trois pages seulement sont consacrées à cette classe d'hommes qui contrastent avec les vingt deux écrites dans le chapitre précédent à propos des *Natives*.

Tench s'abstient de toute description précise de ce groupe dans lequel il ne voit que des individus issus des *lower classes* dont un grand nombre, nous dit-il, sont « *mechanics and husbandmen* » (« manouvriers et ouvriers agricoles »)⁷⁷. Aucun d'ailleurs des journaux de la *First Fleet* ne se souciera de donner une image précise de la population transportée. Leur nombre lui-même est resté longtemps incertain. Tench repère 565 hommes au départ de Portsmouth, Collins en compte 544. Il faudra attendre un travail d'historien très précis comme

⁷⁶ Voir ci dessous p. x.

⁷⁷ Voir ci-dessous pp.xx.

celui de Mollie Gillen publié en 1989⁷⁸ pour fixer le nombre d'hommes condamnés embarqués sur la *First Fleet* à 582, dont 543 seulement arrivent à bon port, accompagnés de 189 femmes, 11 enfants et 11 bébés nés pendant le voyage. Si l'on ajoute les 31 femmes de marins et leurs 14 enfants et 9 nourrissons, la population britannique de Port Jackson, massivement masculine, ne comprend qu'une minorité de femmes et d'enfants. Les femmes condamnées furent longtemps décrites comme des femmes de mauvaise vie, prostituées avant leur départ et fauteuses de troubles à leur arrivée⁷⁹. Mais Tench n'en dit pas un mot, pas plus qu'il n'évoque la question de leurs origines, si ce n'est sur le mode ironique pour se moquer des Irlandais. On sait aujourd'hui que la grande majorité des condamnés de la *First Fleet* est anglaise, le reste se répartissant entre Irlandais (10%), Ecossais et « Blacks » d'Afrique, d'Amérique ou des *West Indies* (c'est-à-dire des Indes Occidentales, les îles de la mer Caraïbe). Le plus jeune a 13 ans et les plus âgés la soixantaine, mais l'essentiel est constitué d'hommes dans la force de l'âge entre 18 et 40 ans, condamnés à une peine de 7 ans seulement, pour des crimes contre la propriété. La peine de la transportation semble très sévère pour les malheureux larcins de quelques shilling qu'on peut lire dans les registres, mais l'enjeu, pour le gouvernement britannique, est de fonder une colonie pénale avec des hommes jeunes condamnés à des peines relativement courtes qui se débrouilleront rapidement par leur propre moyen dans la colonie. Issus des classes populaires, sans emplois, manœuvres, ouvriers agricoles ou artisans, beaucoup sont condamnés dans les faubourgs de Londres et constituent ces nouvelles classes urbaines d'une Angleterre en voie d'industrialisation. Ils feront d'honnêtes colons finalement, ce qui n'empêche pas le Gouverneur Phillip de se plaindre de cette population qu'il juge inadéquate pour l'implantation d'une nouvelle colonie. Tench, quant à lui, ne se préoccupe guère des enjeux de l'expérience pénale à laquelle il participe. Les « spéculations » concernant l'efficacité de la peine de la transportation, le bien fondé de l'expédition, le choix des condamnés, leur utilité et les principes de la « régénération » ne l'intéressent guère. Concernant les *convicts* son opinion se borne à des jugements moraux. Conformément à l'opinion encore largement répandue dans l'Angleterre du XVIII^e siècle⁸⁰, la justice est pensée en des termes personnels, associant étroitement l'individu, son crime et le châtement qu'il subit. Les *convicts* selon Tench, font partie de cette catégorie d'hommes et de femmes dont la nature a été pervertie par une pulsion criminelle qui menace de resurgir à tout moment, et qu'il convient de contenir par la force en inspirant la peur, ou par la promesse d'un possible pardon obtenu dans le contexte nouveau de Port Jackson. Parfois compatissant à leur triste sort, parfois admiratif des aptitudes que certains condamnés peuvent avoir et globalement satisfait de la bonne conduite dont la majorité d'entre eux fait preuve, Tench insiste sur la justesse du châtement subi par des individus dont la faute est mesurée à l'aune de leur seule responsabilité liée à une dépravation personnelle

⁷⁸ M. Gillen, *The Founders...*, *op.cit.*

⁷⁹ Cf., Kay Daniels, *Convict Women*, Allen & Unwin, Crows Nest, 1998.

⁸⁰ Cf. Douglas Hay, « Property, Authority and the Criminal Law » in E. P. Thompson and al., *Albion's Fatal Tree. Crime and Society in Eighteenth-Century England*, London, Allen Lane, 1975.

plus ou moins profonde permettant ou non la repentance. On est loin encore des conceptions qui triompheront au XIX^e siècle et qui voient dans le « crime » un problème d'ordre social associé à des classes laborieuses dites dangereuses au sein desquelles se cachent des éléments éminemment pathogènes, agents d'une contamination menaçante pour l'ordre établi et la nation toute entière. Trench ne semble à aucun moment craindre les condamnés en tant que groupe lié et agissant mais, en revanche, souligne à plusieurs reprises l'altérité radicale qui les caractérise .

Il révèle à quel point les condamnés forment un monde à part et difficilement compréhensible lorsqu'il évoque, au détour d'une phrase, l'étrangeté du langage dont ils usent, un « jargon » qui possède plusieurs dialectes selon la spécialité criminelle des locuteurs, les pickpockets, les voleurs, les assassins ou les brigands des grands chemins. Cet argot « non naturel » est à ce point particulier qu'il impose fréquemment, nous dit-il, le recours à un interprète dans les premières cours de justice organisées à Port Jackson⁸¹. Il est surtout, aux yeux de Trench, un vecteur essentiel de la dépravation et une condition de la perpétuation du crime. Cette « perversion de notre noble et spécifique faculté », c'est-à-dire la langue, doit être combattue en tant que telle comme si les mots portaient le crime. L'usage du « bon Anglais » devient pour Trench l'un des moyens d'ouvrir la voie à la « réforme de l'individu ».

Mais les condamnés ne se distinguent pas seulement par le langage dont ils usent mais aussi par l'irrationalité dont ils font preuve. Trench souligne, à plusieurs reprises, l'opposition entre raison et déraison qui sépare les hommes tels que lui et les *convicts*. Ces derniers, qu'il dit « fertiles en inventions et descriptions exagérées⁸² », sont à l'origine des rumeurs les plus diverses qui circulent dans le camp, la découverte de mines d'or, de carrières de craie, de calcaire à chaux, de marbre ou de magnifiques rivières d'eau douce. Trench reconnaît s'être laissé prendre dans un premier temps par ces histoires mais, à force de déception, dit avoir appris à se méfier de ce que racontent les condamnés qui « aiment le merveilleux » et qu'il juge enclins au mensonge et à la falsification. Leur parole est doublement disqualifiée par la nature dépravée du condamné capable de toutes les dissimulations et distorsions ainsi que par son appartenance aux classes inférieures de la société britannique que les élites éclairées voient encore immergées dans l'obscurantisme et dans la crédulité des légendes et des croyances.

La tentative d'évasion d'une vingtaine de *convicts* (dont une femme enceinte) en novembre 1791 permet à Trench d'illustrer son propos. Convaincus que la Chine n'est qu'à une centaine de miles au nord de Port Jackson, au-delà d'une large rivière, ces condamnés s'engagent dans une aventure désespérée dont Trench se moque ouvertement en soulignant le caractère totalement incongru de la destination. Il prend la peine de préciser qu'il s'agit d'Irlandais,

⁸¹Voir ci dessous p. x.

⁸²Voir ci dessous p. x.

comme pour expliquer la crédulité et la naïveté des évadés, qu'il qualifie ironiquement de « voyageurs chinois ».

Cette évasion tourne mal et illustre parfaitement la situation d'enfermement à l'air libre dans laquelle se trouvent les condamnés de Port Jackson. Au troisième jour de marche, le groupe affamé et épuisé, faute de savoir utiliser les ressources du « bush » australien se fait attaquer par des Aborigènes. Certains sont blessés ou tués. Les autres, acculés, n'ont d'autres choix que de retourner au camp⁸³.

Les véritables héros de l'histoire : « les Indiens de Port Jackson »

C'est à propos des attaques que mènent les Aborigènes à la périphérie du campement sur des individus non armés et isolés, essentiellement les condamnés, que Tench se forge un premier jugement sur les « Indiens ». Plus d'une douzaine de *convicts* disparaissent dans le cours des premiers mois et quatre autres sont assassinés à la fin du mois de mai sous les coups des redoutables lances et armes aborigènes. Tench se refuse à tenter de comprendre ce qui se passe à Port Jackson et préfère s'en tenir à des considérations générales sur la sauvagerie des primitifs. Pour expliquer les raisons d'une telle défiance, il en appelle au « caractère versatile, envieux, indécis des gens avec lesquels nous devons traiter qui, comme tous les autres sauvages, sont soit trop indolents, trop indifférents, soit trop craintifs pour établir facilement des liens avec ceux qui se distinguent tant d'eux, aussi bien par leurs usages que par leurs mœurs⁸⁴. »

Pourtant le gouverneur Phillip et le juge Collins avancent déjà un jugement plus nuancé en accusant les marins, les condamnés ou les Français d'être à l'origine de l'hostilité des Aborigènes du fait des actes de malveillance qu'ils commettent contre eux. Le journal du Gouverneur Phillip évoque les problèmes que soulève, pour les autochtones, l'installation d'un camp anglais au milieu d'eux, en signalant la concurrence sur les ressources alimentaires et, en particulier, les ressources en poisson. Mais ni les uns, ni les autres, ne comprennent ni ne cherchent à comprendre la situation absolument inédite à laquelle sont confrontés les groupes de Port Jackson qui voient brutalement leur territoire envahi par des étrangers qui semblent ne plus vouloir repartir. L'occupation de l'espace est faite au mépris de toutes les règles d'accueil en vigueur dans leur société et s'accompagne de pratiques destructrices incompréhensibles pour un peuple de chasseurs-cueilleurs, tels que l'arrachage des arbres, le creusement de trous, le retournement de la terre pour les cultures, la coupe du bois et la construction de cabanes, la pêche intensive, etc. Les « étrangers » ne se contentent pas d'épuiser les ressources locales ou de faire violence à la terre, ils circulent en parfaite

⁸³ Voir ci dessous p. x. Cf. l'analyse intéressante de Paul Carter, *The Road to Botany Bay. An Exploration of Landscape and History*, Alfred A.Knopf, New York, 1988.

⁸⁴ Voir ci dessous p. x.

⁸⁵ Voir ci dessous p. x.

inconscience sur un territoire entièrement reconnu et approprié, et piétinent sans aucun égard les sites ou les lieux sacrés⁸⁶. Leur arrivée, de plus, est concomitante d'une terrible tragédie, l'explosion d'une épidémie de variole qui décime, au cours de l'année 1789, de 60 à 90% de la population aborigène. La maladie, à laquelle s'ajoute sans doute d'autres types d'infections introduites par les Européens, se répand dans l'intérieur des terres très rapidement et précède la venue des premiers Blancs. Les expéditions que le gouverneur Phillip organise et auxquelles Tench parfois participe, parcourent des pays déjà humainement dévastés. Les Cadigal, un groupe aborigène, qui occupaient un territoire proche du campement, sont évalués à 50 en 1788. Il n'en reste plus que 3 en 1790. La localisation du groupe des Bidjigal est incertaine car une grande partie est décimée dès 1790⁸⁷. Les hommes et les femmes que les Anglais rencontrent ont subi la maladie dans leur chair, ils ont vu leurs familles, alliés et parents, décimés ou totalement anéantis. Ce sont déjà des survivants.

Tench est atterré par les effets dramatiques de cette épidémie dont il dit ne pas comprendre l'origine⁸⁸. Son incompréhension de la situation est, alors, à la hauteur de l'ignorance dans laquelle il se trouve face à une société dont il dit ne rien savoir si ce n'est ce qu'il peut voir, c'est-à-dire certains éléments de la vie matérielle. Et c'est surtout le manque qui est, à ce stade, souligné et qui deviendra emblématique des descriptions faites au sujet des Aborigènes au XIX^e siècle et encore au XX^e siècle. Tench, comme les nombreux commentateurs qui suivront, insiste sur l'absence de vêtement, l'absence d'habitat solide, la méconnaissance de l'agriculture, le caractère rudimentaire des outils et ce, à l'aune de la technique qui caractérise son propre monde. Le premier volume de Tench s'achève ainsi sur une vision très négative des « Indiens » de Port Jackson.

L'introduction du second volume, écrite avec le recul de quatre années passées sur le lieu commence par l'affirmation d'un retournement d'opinion : « Mais les relations ultérieures qui se sont nouées ont prouvé à plusieurs reprises leur humanité et leur générosité et m'ont amené à changer complètement d'opinion. Ceci m'a conduit à conclure que les maux que nous avons connus étaient dus aux actes hostiles commis contre eux par certains d'entre nous sans scrupules⁸⁹. »

Tench signale des vols d'armes et des produits de la pêche, ainsi que des attaques menées par des condamnés contre des Aborigènes. La détérioration des relations avec les autochtones est alors mise sur le compte des *convicts* qui lui apparaissent comme les coupables tout désignés.

⁸⁶A. Magrath, *Creating...*, *op. cit.*, p. 33.

⁸⁷Peter Turbet, *The Aborigines of the Sydney District before 1788*, Kangaroo Press, Sydney, 2001, p. 21.

⁸⁸L'origine de l'épidémie de la variole qui éclate en 1789 à Port Jackson est encore sujet à débat. Noël Butlin publie en 1983 un livre intitulé *Our original aggression* (Allen & Unwin, Sydney) et avance l'idée d'une responsabilité britannique directe par malveillance ou accident via le bacille qu'avait apporté avec eux les chirurgiens de la *First Fleet*. Cette thèse est reprise par Jared Diamond dans son livre *Guns, Germs and Steel* (Norton Publisher, New York, 1997). En 2002, Judy Campbell avance au contraire l'hypothèse d'une introduction de la variole en Australie, antérieure à l'arrivée des Britanniques via des pêcheurs des îles Sulawesi (les Macassans) qui fréquentaient la côte Nord du continent. A partir de 1780 et jusqu'en 1880, la maladie sévit sévèrement dans les archipels insulindiens. (*Invisible Invaders*, Melbourne University Press, Melbourne, 2002)

⁸⁹Voir ci dessous p. x.

Les Aborigènes, au contraire, se révèlent progressivement à Tench dans une innocence primitive, courageux et honnêtes, menant paisiblement leur existence à moins qu'on ne vienne la perturber. Cette vision positive est confirmée et renforcée lorsque l'occasion se présente d'entrer en relation véritable avec certains d'entre eux. Arabanoo d'abord, puis Colbee et Baneelon, enlevés sur ordre du gouverneur pour tenter de faire cesser l'état de « petite guerre et d'incertitude permanente »⁹⁰ qui règne autour du campement. À travers ces trois personnages puis leurs compagnes et alliés, Tench découvre des hommes et des femmes intelligents, courtois, civils, curieux, fiers, habiles mais aussi susceptibles, « capricieux », querelleurs, affectueux, colériques, inconstants, moqueurs et parfois dissimulateurs. En bref, il découvre derrière les êtres frustrés décrits dans son premier volume, une véritable humanité qui lui impose le respect, l'affection et, quelques fois, l'admiration.

Bernard Smith, dans son livre célèbre *The European Vision of the South Pacific*⁹¹ prend le récit de Tench comme un exemple de l'ambivalence de l'époque concernant la conception de l'état de nature des sociétés primitives. D'un côté, la valorisation d'un état de nature heureux et des qualités de l'homme primitif portée par le fameux *Voyage autour du monde* de Bougainville et les thèses philosophiques de Rousseau, de l'autre, sa condamnation en tant qu'incarnation de la « sauvagerie » dénoncée par les évangélistes ou les tenants de la colonisation persuadés des bienfaits de la civilisation et du progrès. Tench se situe dans ce débat en tentant d'adopter une voie médiane, qui repose moins sur des contradictions philosophiques que sur des registres de considération différents comme le souligne à juste titre Bernard Smith, l'un produit par le regard éloigné porté sur la société aborigène en général, l'autre produit par un regard rapproché sur des circonstances ou des individus singuliers. C'est ce que Tench explique, lorsqu'à la fin de son second volume il critique les préjugés dont les Aborigènes font l'objet, abusivement négatifs ou abusivement positifs : « Si on les considère comme une nation dont l'avancement général et les acquisitions doivent être mesurées, ils occupent certainement un rang très bas sur l'échelle des sauvages. [...] Mais si on passe d'un point de vue général à une inspection particulière qui amène à examiner individuellement les personnes qui composent cette communauté, alors l'évaluation augmente. Dans la partie narrative de ce travail, j'ai fait l'effort de détailler l'information plutôt que de déduire des conclusions, laissant au lecteur la liberté de son jugement ; le comportement d'Arabanoo, de Baneelon, de Colbee et de bien d'autres est largement décrit et personne, compte tenu de leur nature inculte, ne peut accuser ces personnes de stupidité ou de déficiente en terme d'intelligence. Pour donner ma propre opinion sur le sujet, je n'hésite pas à déclarer que les natifs de Nouvelle-Galles du Sud possèdent une part de cette intelligence perspicace et subtile révélatrice du génie⁹². »

⁹⁰ Voir ci dessous p. x.

⁹¹ Bernard Smith, *European Vision of the South Pacific*, Sydney, Harper & Row.Publishers, 1984 (1^{ère} éd., 1960).

⁹² Voir ci dessous p. x.

Il décrit des être libres de leur jugement qui, s'ils ne comprennent pas toutes les actions des Anglais, celle du laboureur ou du bâtisseur, savent apprécier celle du chirurgien ou du sportif. Querelleurs, légers et parfois inconstants, les Aborigènes sont selon Tench des êtres non revanchards, honnêtes, francs, qui se battent face à l'ennemi et à découverts, dotés d'un courage remarquable et d'un solide bon sens. Ils peuvent être extrêmement habiles et certains de leurs objets courants prouvent leur ingéniosité. Ils peuvent être menteurs mais sont aussi très fidèles. Tous ces qualificatifs renvoient non pas aux « Indiens » ou « sauvages » en général, mais à certains d'entre eux, ceux que Tench a rencontrés, « le comportement de Arabannoo, Baneelon, Colbee et bien d'autres, tous ces gens pour qui je ne peux qu'éprouver de l'affection⁹³. »

Dans l'ordre des idées générales, Tench, en revanche, tient un autre discours. Conformément à l'évolutionnisme naissant illustrée par *L'histoire naturelle de l'homme* de Buffon, il considère que les sociétés aborigènes occupent un rang très bas dans l'échelle de l'humanité. « Ils pourraient peut-être », nous dit-il, « revendiquer le droit de précéder les Hottentots ou les tribus qui habitent les rivages glacés de Magellan. Mais ils apparaissent très inférieurs au subtil africain, à l'américain patient et circonspect et au gracieux et timide insulaire des Mers du Sud. Souffrant des vicissitudes du climat, ignorant tout habillement, soumis aux affres de la faim, conscients de la précarité des ressources dont ils dépendent principalement et ignorant l'agriculture : peut-on imaginer un mode d'existence moins brillant⁹⁴ ? »

Les conditions matérielles de leurs existences, les rigueurs du climat, l'absence de vêtements, la précarité du régime de subsistance, la méconnaissance de l'agriculture sont autant de marqueurs d'un état de nature particulièrement primitif. Ce sont ces conditions matérielles d'existence ainsi que la méconnaissance de systèmes plus évolués qui expliquent essentiellement cet état primitif et non *une arriération de nature* comme le prétendent un certain nombre de ses contemporains :

« Ceux qui sont nés dans des contrées plus favorisées et qui ont profité de systèmes plus éclairés devraient adopter une attitude de compassion et non de mépris à l'égard de ces populations vivant dans une situation déshéritée et d'obscurantisme. Enfants soumis à l'attention de la même omniscience paternelle, ils devraient songer qu'ils doivent leur supériorité aux seuls avantages fortuits de leur naissance, que l'homme (*unaccomodated*) et non instruit est le même à Pall Mall et dans les contrées sauvages de la Nouvelle Galle du Sud. ⁹⁵ »

Tench tire ce relativisme de Rousseau dont il cite les propos suivants « *Give to civilized man all his machines, and he is superior to the savage; but without these, how inferior is found on opposition, even more so than the savage in the first instance* ». Mais il n'est pas pour autant

⁹³ XXX dans Tench

⁹⁴Voir ci dessous p. x.

⁹⁵ Voir ci dessous p. x.

Rousseaussiste car il exprime dans la phrase juste après sa propre défiance : « Ces mots sont de Rousseau, et comme *These are the words of Rousseau ; and like many more of his positions, must be received with limitation.* » Tench, en effet, ne vante pas l'état de nature comme un état heureux. En homme « de raison » et homme de « progrès », en homme participant à une expédition de colonisation mais aussi en « homme de terrain », il se moque des philosophes de cabinet : « Ils [les philosophes] pourraient constater que cet état de nature est, moins que tout autre, capable de promouvoir le bonheur de l'être, les spéculations idéalistes et les raisonnements sans fin ; qu'un sauvage, parcourant les déserts arides en quête d'une proie, est une créature qui subit toutes ces passions qui affectent et dégradent la nature humaine sans connaître le réconfort de la religion, de la philosophie ou de la loi : et que plus les hommes unissent leurs talents, plus les groupes formant la société sont liés et plus la civilisation est avancée, plus la félicité humaine augmente et l'homme occupe pleinement sa position inaliénable dans l'univers⁹⁶. »

C'est à propos de la condition de la femme aborigène, "*in all respect treated with savage barbarity*" que Tench dresse ce constat très négatif, reprenant ainsi le thème qui deviendra classique au XIXe siècle de la condition de la femme vue comme indice de l'avancement des sociétés. La femme est aussi, selon lui, l'objet de toutes les guerres fréquentes qu'il associe, citant Hobbes, à l'état de nature⁹⁷. S'ajoute à cela, cette course à la nourriture qui provoque, chez les Aborigènes, toujours selon lui, une mortalité précoce, contrairement à la situation dans laquelle vivent les Indiens américains bénéficiant d'une nature plus généreuse.

Pour autant, les conditions dans lesquelles l'état de nature dans lequel vivent les Aborigènes ne doivent pas non plus nourrir l'argument d'une dépréciation radicale dans la filiation des observations laissées par le navigateur Dampier à la fin du XVIIe siècle : « *the miserablest People in the World setting aside their Humane Shape, they differ but little from the Brutes*⁹⁸. » Convaincu de l'unité humaine, Tench réfléchit sur les différentes catégories qui,

⁹⁶ Voir ci dessous p. x.

⁹⁷ Voir ci dessous p. X

⁹⁸ William Dampier, *A New Voyage Round the World* (Argonaut Press, London, 1927, [1697]), p. 312. Cité in D.J. Mulvaney « The Australian Aborigines 1606-1929 : Opinion and Fieldwork », *Historical Studies Selected Articles* compiled by J.J.Eastwood and F.B. Smith, Melbourne University Press, 1964. Il faut rappeler, ici, que les Aborigènes furent pour la première fois aperçus en 1606 par le navigateur hollandais Willem Jansz et l'Espagnol Luis Vaez de Torres alors qu'ils tentent tous deux de franchir le détroit appelé aujourd'hui « de Torres » au nord de l'Australie. En 1623, le Hollandais Jan Carstenz suit la même route puis longe les côtes du golfe de Carpentarie et ramène à Batavia non seulement les premières objets, massues, boucliers, bâtons fousseurs, mais aussi un homme et une première description des Aborigènes du continent. Le jugement est très défavorable concernant les « sauvages », autant que les ressources potentielles des lieux. Il s'agit selon lui de la région la plus aride et désertique qu'on puisse trouver sur terre, « les habitants aussi sont les plus malheureux et misérables » qu'il lui ait donné à voir dans sa vie et en son temps. L'opinion négative des Hollandais est confirmée par les voyages de Tasman en 1642 et 1644, qui explore les côtes orientales du continent jusqu'en Tasmanie, puis encore par W. de Vlamingh qui, pour la première fois descend à terre lors de ses expéditions en 1697, et enfin Martin Van Delft en 1705. Ce que les Hollandais retiennent de l'Australie au cours du XVII^e siècle, c'est la pauvreté des terres, l'hostilité des habitants et le caractère extrêmement rudimentaire de leur mode de vie ce qui les incitent finalement à abandonner l'exploration des Mers du Sud pour se concentrer sur le joyau de leur empire, les Indes orientales (actuelle Indonésie). Parce que leur quête fut éminemment intéressée à des fins de commerce ou d'implantation, les Hollandais se gardèrent de diffuser les journaux de voyage qui pour la

dans les traités, fondent les sociétés organisées. Il s'attache d'abord à prouver que les Aborigènes ont une religion et une conception de l'immortalité de l'âme, qu'ils doivent être considéré comme une nation, qu'ils ont un gouvernement reposant sur le principe de l'égalité mais dont les lois lui échappent, faute d'enquête suffisante, et qu'ils sont dotés d'un langage élaboré sur lequel il a travaillé avec le jeune officier Dawes. On sent qu'il y a là un débat, en particulier en ce qui concerne la religion, dont l'existence est incontestable dit-il en ajoutant : « du moins pour moi. » L'évocation de l'organisation politique, de la religion, de la langue sont autant d'arguments qu'utilise Tench pour s'inscrire dans le débat philosophique du temps et prouver que les Aborigènes se distinguent d'une sauvagerie absolue.

Voir et ne pas savoir : Tench ethnologue ?

Pour Inga Clendinnen, Tench est un témoin crucial de ce qui se passe à Port Jackson au cours des quatre premières années de l'implantation britannique et, en particulier, pour « ceux rendus quasi invisibles ou incompréhensibles dans la plupart des autres récits : les habitants indigènes de la région de Sydney ».

Il ne faut pas attendre de Tench, cependant, qu'il dévoile des connaissances de type ethnographique et linguistique qu'il a peut-être accumulé avec son compagnon Dawes⁹⁹ mais dont il ne prend pas la peine de rendre compte en détail dans son récit. Il est, en particulier, très difficile, à la lecture de Tench, de se faire une idée précise des groupes qui habitent les alentours de Port Jackson, de leur organisation interne, de leur nom et de leur langue. Les quelques éléments précis qu'il nous donne doivent être impérativement complétés par les informations que livrent Hunter, Phillip et surtout Collins, qui eut une expérience sur le terrain plus longue et chercha à décrire plus précisément les pratiques rituelles et le monde social aborigène. C'est au linguiste R. H. Mathews¹⁰⁰ qui enquêta à la fin du XIX^e siècle auprès des descendants dans la région, ainsi qu'à Arthur Capell¹⁰² qui découvrit en 1970 deux manuscrits rédigés respectivement dans les années 1820-1840 que l'on doit une carte des aires linguistiques du lieu¹⁰³. Trois langues majeures dominaient la région de Sydney – la langue Dharawal parlée au sud de Botany Bay jusqu'à Jervis Bay et la rivière George, la langue Dharruk parlée de Appin jusqu'à la rivière Hawkesbury dans la plaine de Cumberland et

plupart ne furent pas publiés. Le britannique Dampier qui, au contraire, fit une grande publicité autour de sa relation de voyage dans les Mers du Sud en 1697 confirma et installa pour longtemps une vision très dégradée des sociétés aborigènes dans les représentations européennes.

⁹⁹ I. Clendinnen, *op. cit.* p. 58.

¹⁰⁰ William Dawes, *Notebooks of William Dawes. 1790, 1793, Undated.* (non publiés). School of Oriental and Asian Studies, Londres.

¹⁰¹ R.H.Mathews, *The Thurrawal language including the Gundungurra and Dharruk languages with vocabularies*, Journal and Proceedings of the Royal Society of New South Wales 35 :127-160 1901

¹⁰² A. Capell, « Aboriginal languages in the South Central Coast New South Wales. Fresh discoveries », *Oceania*. 41 :20-27, 1970. Pour des travaux plus récents, cf. Norman Tindale, *Aboriginal tribes of Australi, their terrain, environmental controls, distribution, limits, and proper names*. Berkeley and Canberra, University of California Press, 1972, Jakelin Troy, *The Sydney Language*, Canberra, 1993.

¹⁰³ Voir la carte p. xx.

jusqu'aux montagnes bleues. Un dialecte du Dharug est parlé sur la côte entre Botany Bay et Port Jackson jusqu'à la rivière Lane Cove. Entre cette rivière et Broken Bay, la langue parlée s'appelle Kuring-gai. Tench cite quelques groupes, les Cadigal (dont est issu Colbee, l'un des derniers représentant en 1791), les Cameeragal, farouches ennemis de Baneelon et les Bidjigal (Bid-ee-gàl dont un membre fut l'assassin du fameux M'Entire). Collins y ajoute les Gamaraigal au nord de Port Jackson, les Wangal le long de la rivière Parramatta. Hunter cite les Garigals vivant à Broken Bay. On trouve aussi les Gweagal au sud de Botany Bay et les Buruberongal à l'intérieur des terres. La liste de vocabulaire de Mathews évoque le terme *kuri* (*kaori*) utilisé par les locuteurs Dharruk pour parler d'eux-mêmes, terme encore en usage aujourd'hui dans la région de Sydney. S'appuyant sur Collins et Hunter, le linguiste Tindale utilise le terme « Eora » qui probablement veut dire « lieu » ou « pays », réapproprié aujourd'hui¹⁰⁴.

Tench distingue, avec d'autres, les Aborigènes des côtes, des forêts et des montagnes et signale la répugnance des premiers à s'avancer trop avant dans un territoire éloigné du leur. Il s'en tient à des décomptes démographiques très vagues. Concernant l'analyse des relations de pouvoir à l'intérieur des groupes, il pose l'hypothèse d'un principe d'égalité quand d'autres observent déjà la prééminence accordée aux « anciens¹⁰⁵ ». D'une façon générale, les observations de type ethnographique qu'il a bien voulu mettre dans son récit restent relativement imprécises ou lacunaires. Ce n'est pas là, au fond, son intérêt premier.

Car sa relation de voyage repose sur une histoire essentielle enchâssée dans le récit général dont le but est de retracer les étapes successives d'une rencontre difficile, pleine de rebondissements et d'incertitudes entre Britanniques et Aborigènes aux alentours de Port Jackson. Cette histoire a son propre rythme, ces moments d'émerveillement, de suspens, de tensions et de dénouements. Elle est construite par l'auteur avec une succession de scènes dont certaines, les plus fortes d'ailleurs, sont reconstitués par lui-même sur la base de ce qu'ont raconté les témoins directs. Le scénario de la « rencontre coloniale » se déroule comme suit.

Aux premiers contacts cordiaux qui se nouent à Botany Bay puis à Port Jackson succède une période d'extrême défiance au cours de laquelle les Aborigènes se tiennent à distance du campement et ne témoignent de leur présence que par les attaques qu'ils mènent contre les *convicts* isolés. Le gouverneur Phillip désespère de jamais entrer en relation avec les Indiens avec lesquels pourtant il a l'ordre d'établir des relations amicales.

¹⁰⁴ Cf. James L. Kohen, *The Darug and their Neighbours. The traditional Aboriginal owners of the Sydney region*. Darug Link in association with Blacktown and District Historical Society, 1993. James L. Kohen et Ronald Lampert, « Hunters and Fishers in the Sydney Region, in D.J. Mulvaney et Peter White, *Australians to 1788*, Fairfax, Sydney, 1987.

¹⁰⁵ « Without distinctions of rank except those with youth and vigour, theirs is strictly a system of Equality. » Phillip et Collins comprennent au contraire que l'âge confère l'autorité dans la société aborigène. Cf. A. Atkinson, *The European of Australia, A History, Volume one*. Oxford University Press, Melbourne, 1997, p. 152-154.

Il décide alors de recourir à la force en enlevant un ou plusieurs individus pour fabriquer des « intermédiaires obligés » qui pourront renseigner les Anglais sur les mœurs et coutumes de leur peuple et feront connaître en échange à leurs compatriotes la bienveillance des nouveaux venus¹⁰⁶. L'arrivée d'Arabadoo dans le campement, le 31 décembre 1788 est un moment fort du récit de Tench, description très vive de tous les faits, gestes et réactions de l'individu face à la nouvelle société qu'il rencontre. Tench visiblement s'attache à Arabadoo qu'il estime et observe avec fascination. Un triste événement, la variole, poussent d'autres Aborigènes vers les Anglais, un vieux et son fils, puis un frère et une sœur, malades et affamés. N'en réchapperont que Nanbaree le jeune fils et Abaroo, la sœur qui seront recueillis par John White, le chirurgien pour le premier et par le pasteur Johnson pour la seconde. On néglige trop souvent le rôle essentiel d'intermédiaire que ces jeunes enfants ont pu jouer la suite à plusieurs reprises. Mais Phillip veut des adultes pour établir une communication. Arabadoo meurt à son tour de la variole. Le gouverneur projette donc un nouvel enlèvement. Baneelon et Colbee en sont les nouvelles victimes, un an après Arabadoo, en novembre 1789. Colbee s'échappe dans la semaine qui suit mais pour autant ne disparaît pas. Figure d'autorité en monde aborigène, rescapés des Cadigal décimés, il réapparaît plus tard au cours du récit et devient finalement un familier du campement, témoin et peut-être acteur de quelques scènes essentielles. Mais c'est surtout sur la figure de Baneelon que les historiens se sont concentrés, lui attribuant un rôle central dans les stratégies aborigènes qui s'opèrent vis-à-vis des Britanniques. Personnage haut en couleur, longuement décrit par Tench, intelligent, bon vivant, séduisant, drôle mais aussi colérique voire extrêmement violent dans certaines circonstances, Baneelon reste six mois en compagnie des Britanniques au cours de l'année 1790, comme prisonnier d'abord puis libre de ses mouvements ensuite, avant de finalement s'évader à son tour. Doué d'une capacité d'adaptation remarquable, il apprend l'anglais, devient un informateur privilégié et s'attache considérablement au gouverneur Phillip au point de l'inscrire dans la parenté aborigène par le biais de l'échange de nom. Pour autant, il disparaît pendant quelques mois, les Britanniques se retrouvant à nouveau sans aucun lien avec le monde aborigène. En juillet 1790, une baleine échouée autour de laquelle les Aborigènes festoient, et parmi eux Baneelon et Colbee, crée les conditions de retrouvailles. La scène, décrite en détail par Tench alors qu'il n'y assiste pas, incluant même des dialogues, tourne finalement à l'affrontement. Le gouverneur Phillip est blessé par une lance d'une longueur considérable, à la pointe aux barbelures impressionnantes, tirée par un homme qui semble étranger au lieu. Les faits décortiqués par plusieurs travaux historiques, proposeront l'interprétation d'un rituel de vengeance soigneusement orchestré par Baneelon, en accord avec Colbee pour faire payer aux Britanniques l'affront que constitua l'enlèvement des deux

¹⁰⁶ L'idée de fabriquer des intermédiaires pour entrer en relation n'est pas nouvelle. Tupaia et Omai, Tahitiens volontairement montés sur le bateau de James Cook lors du premier puis du second voyage dans le Pacifique sont parmi les premiers informateurs polynésiens. Les Espagnols, deux siècles plus tôt, avaient comme Phillip recouru à la force, aux îles Salomon et au Vanuatu pour enlever quelques représentants qu'ils comptaient ramener en Nouvelle Espagne.

hommes¹⁰⁷. Les témoins directs de la scène, Henry Waterhouse, 3^e lieutenant du *HMS Sirius*, le gouverneur Phillip et le juge Collins, s'ils dédouanèrent Baneelon et Colbee de toute responsabilité, néanmoins se posèrent la question de leur étrange comportement, l'organisation d'un cercle autour de la partie britannique, le fait que Baneelon attire l'attention de Phillip sur le tireur, le fait qu'aucun geste de leur part n'est esquissé pour éviter le drame, puis leur disparition. Longtemps les historiens s'en sont tenus à la version donnée par Phillip – l'homme tira, pétrifié par la peur d'être enlevé à son tour- mais les travaux récents proposent la lecture plus subtile d'un rituel classique en monde aborigène qui n'a pour but que de blesser le fautif, en l'occurrence Phillip, pour permettre la réparation et la réouverture de relations ultérieures. De fait, Phillip se remit vite de sa blessure et l'événement semble marquer le moment où les Aborigènes de Port Jackson se décident à entrer dans le campement jusqu'à occuper partiellement la maison du gouverneur. Baneelon aurait gagné dans cet épisode une position d'autorité dans son propre monde qu'il n'avait visiblement pas auparavant. Se servant de son expérience relationnelle avec les Britanniques, il se serait ainsi posé comme un intermédiaire privilégié pour l'avenir.

Tench, témoin auriculaire, a soigneusement enquêté pour reconstituer la scène et choisit d'en faire un passage marquant de son livre. Si les faits sont fidèlement reproduits, il manque, en revanche, l'interprétation. Baneelon, dans son récit, ne joue aucun rôle apparent et le tireur lui est totalement étranger. La scène est décrite de telle façon qu'on ne peut y voir de façon évidente celle d'un *payback* aborigène orchestré. Tench ne donne aucune explication au geste mais évoque curieusement une conversation entre des officiers et des Aborigènes de Rose Hill qui « expriment une grande insatisfaction face au nombre d'hommes blancs venus s'installer sur leur territoire ». Et Tench de conclure : « In consequence of which declaration, the detachment at that post was reinforced on the following day ». Phillip et Collins, à l'inverse ne font aucune allusion au processus de la dépossession coloniale à l'œuvre et se contentent d'une explication en terme de responsabilités strictement individuelles.

En décembre 1790, le condamné M' Entyre, chasseur attaché au gouverneur, est tué par une lance aborigène. Le cycle de la violence militaire directe alors s'enclenche, car le gouverneur, pour la première fois, décide de procéder à des mesures de représailles. Il lance une logique que Tench qualifie de « terreur universelle » dans le but d'imposer la supériorité britannique et de prévenir de futures attaques : l'exécution publique de 10 prisonniers pour un Britannique tué. Tench est nommé à la tête de l'expédition punitive. M' Entyre, pourtant, est détesté des Aborigènes et pour de bonnes raisons comme semble l'affirmer Tench. Mais Phillip atteint probablement la limite de sa politique de conciliation alors que les condamnés sont de plus en

¹⁰⁷ Sur le sujet, on consultera : W.E.H. Stanner, *White Man Got No Dreaming: Essays 1938-1973*, Australian University Press, Canberra, 1979, Isabel McBryde, *Guests of the Governor, Aboriginal residents of the First Government House*, The Friends of the First Government House Site, Sydney, 1989. Keith Vincent Smith, *Bennelong*, Sydney, Kangaroo Press, 2001 ; Inga Clendinnen, *op. cit.* On consultera aussi Kate Challis, *Tales from Sydney Cove*, 2000 (1^{ère} édition 1951) ; Keith Willey, *When the Sky Fell Down. The Destruction of the Tribes of the Sydney Region. 1788-1850s*, Collins, Sydney

plus nombreux à s'installer sur des terres éloignées du campement, placés donc sous la menace des coups aborigènes. Alors aussi que les rescapés des groupes de Port Jackson vont et viennent dans le campement, réclament de la nourriture et commencent à « importuner » l'occupant. L'ordre colonial doit être instauré, renforcé et imposé. Et Tench est chargé du « sale travail » auquel son ami Dawes refuse de participer¹⁰⁸. En bon soldat, Tench obtempère mais cherche à négocier auprès de Phillip en demandant à ne ramener que six individus, dont la peine sera l'emprisonnement. L'expédition punitive s'organise ensuite et il la transforme en l'une des scènes les plus drôles de son récit, au cours de laquelle on se figure fort bien une partie de soldats britanniques habillés de rouge et surchargés engluée dans les tourbes de Botany Bay, s'épuisant pendant plusieurs jours à poursuivre des Aborigènes, nus, libres, rapides et connaissant parfaitement le terrain, et ce sous l'oeil sans doute narquois d'un Colbee qui pêche au loin. Tench transforme en farce une expédition dont le principe annonce les violences à venir ; violences dont il a certainement conscience mais avec lesquelles il ne veut pas ennuyer le public britannique. D'autant que son affection pour les Aborigènes, son humanisme et son ouverture d'esprit trouvent leurs limites lorsqu'ils entrent en contradiction avec le nouvel ordre colonial qui s'impose et auquel il adhère. La répression contre des Aborigènes, voleurs de patates, qui amène les soldats à surprendre un campement de nuit et à tirer indistinctement contre des hommes et des femmes, ne l'émeut pas particulièrement, pas plus que la colère désespérée de Baneelon qui s'en suit. Au fond, Tench se refuse à entrer dans des considérations qui l'amèneraient à analyser les processus de violence qui, pourtant, se mettent progressivement en place. Son texte écrit pour l'amusement du public doit rester léger et le coût de cette légèreté est d'entrer trop avant dans la compréhension de l'expérience que traversent ses interlocuteurs aborigènes, expérience traumatique s'il en est qui conduit à une complète désorganisation d'un monde et d'un entendement sous le coup de la maladie, de la disparition d'êtres chers, de la rétractation massive des ressources, de l'expulsion forcée de territoires appropriés et des violences des intrus. Colbee et Baneelon, marqués tous deux par la variole, ont traversé toutes sortes d'épreuves et Tench ne semble pas saisir la complexité de la situation désespérée dans laquelle ils se débattent et tentent d'agir. Les interprétations historiques les plus récentes ont tenté de rendre compte des logiques propres des personnages et de restaurer le sens des stratégies d'hommes et de femmes aborigènes. Les hypothèses restent, cependant, sujet de débat¹⁰⁹, et Colbee et Baneelon, qui paraissent avec d'autres, si vivants à l'issue de la lecture de Watkin Tench, restent, cependant, pour une large part

¹⁰⁸ Convaincu finalement de suivre l'expédition par le Reverend Johnson, William Dawes persista néanmoins à contester la décision du gouverneur Phillip en déclarant publiquement qu'il regrettait d'avoir été obligé de suivre les ordres. Phillip lui refusa alors le droit de rester dans la colonie alors que celui-ci souhaitait s'y implanter. Rentré à Londres, Dawes fut par la suite envoyé au Sierra Léone et devint gouverneur de cette colonie. Il n'eut jamais l'occasion de revenir en Nouvelle Galles du Sud. (*Australian Dictionary of Biography, vol. 1*, Melbourne University Press, Melbourne, 1966).

¹⁰⁹ Bill Gamage, très bon connaisseur de la période, conteste par exemple l'idée d'un rituel de réparation organisé par Baneelon d'une façon totalement opportuniste et circonstancielle, sur un territoire qui n'est pas le sien. L'interprétation de Clendinnen, qui reprend celle de Vincent Smith lui semble des plus improbables (échanges personnels, 2002).

énigmatiques. On ne saura jamais précisément ce qu'ils ont pensé ou voulu faire. On ne peut que tenter de reconstituer des possibles dans un univers devenu de leur point de vu tragiquement incertain.

*

Placé dans une situation qu'on pourrait qualifier de limite, du fait des conditions d'isolement, d'abandon et de pénurie qui la caractérise, l'officier Watkin Tench découvre à Port Jackson, entre 1788 et 1790, un monde nouveau peuplé d'individus qui lui sont étrangers, les Aborigènes d'Australie d'une part, les *convicts* d'autre part. La description de la découverte, aussi étrange soit-elle, ne s'inscrit jamais sur un terrain vierge mais, au contraire, participe d'une grille de lecture préalablement construite tissée par les connaissances, les conceptions ou les catégories que l'observateur mobilise. En débarquant à Botany Bay, Tench ne connaît pas l'endroit mais le reconnaît grâce aux descriptions laissées par son illustre prédécesseur, James Cook. En débarquant ensuite à Port Jackson, Tench ne connaît pas les *convicts* qui l'accompagnent depuis Portsmouth mais il reconnaît en eux des individus dévoyés qu'il convient de punir sévèrement et pour lesquels la seule issue est d'implorer le pardon. À Botany Bay comme à Port Jackson, il découvre les « Indiens » qu'il juge, dans un premier temps, à l'aune de la conception qu'il se fait du sauvage dangereux, « versatile, envieux et indécis », pour finalement changer d'opinion et reconnaître les qualités intrinsèques de ces « primitifs » et en particulier leur humanité profonde.

Confronté à une « double étrangeté radicale », Tench adopte, cependant, une attitude différente envers les uns et les autres.

Fasciné par les Aborigènes auxquels il consacre l'essentiel de ses observations, il part à leur rencontre et précise progressivement le regard qu'il porte sur eux en ajustant sa grille de lecture au prix d'un travail de réflexion marqué par le tâtonnement, l'incertitude et le revirement de ses jugements. C'est dans la confrontation d'homme à homme que s'opère la véritable rencontre, celle qui lui permet de découvrir des individus dotés de tous les attributs qui fondent, aux yeux d'un membre de l'élite britannique du XVIII^e siècle, l'appartenance à l'humanité intelligente et organisée. Parmi ces attributs, il y a ce que l'on pourrait appeler la civilité, au sens fort du terme tel qu'il est employé au XVIII^e siècle. Pour autant, ce « regard rapproché » n'exclut pas des considérations générales portées sur « la société », qui rejoignent alors les conceptions dominantes de l'époque sur les « sociétés primitives » vouées à disparaître en tant que telles au contact de la civilisation européenne.

À l'égard des *convicts*, en revanche, Tench ne fait aucun effort pour favoriser une rencontre effective. Ces hommes et ces femmes, au fond, ne l'intéressent pas. Les présupposés les concernant qu'il a déjà à son départ de Portsmouth se traduisent, une fois à Port Jackson, par des certitudes qui détournent son regard. Traités en anonymes, les condamnés ne sont dignes

d'intérêt que s'ils adoptent un comportement saillant, qu'il s'agisse d'un nouveau délit qui les conduit à la pendaison ou qu'il s'agisse au contraire d'une « bonne conduite » méritant le pardon. La masse des *convicts* reste, quant à elle, indifférenciée, caractérisée seulement par ses lubies irrationnelles et par l'étrangeté de son langage. La coexistence obligée entre Tench et les condamnés dans le contexte si particulier de Port Jackson n'a d'autre effet que de confirmer la distance sociale, culturelle et symbolique qui sépare irréductiblement les membres de l'élite britannique des « basses classes » et de leurs « pires » éléments.

Et pourtant Port Jackson incarne bel et bien, pour les Aborigènes, les *convicts*, les officiers et les marins, un point de rencontre obligé, nœud d'un destin désormais commun. Le projet que sous-tend l'expérience britannique est d'imaginer, en Australie, sur cette terre lointaine, peuplée de « sauvages » et de proscrits, un avenir colonial incontournable fondé sur le « progrès », la « raison » et la « civilisation ».

Un médaillon gravé en 1788 à Londres dans de l'argile envoyée de Port Jackson représente l'idéal porté par l'expédition dite de Botany Bay : quatre figures féminines symbolisant l'Espoir, l'Art, le Travail et la Paix. Et Watkin Tench place tout son espoir et sa confiance dans l'avenir : « Les progrès de la raison et la splendeur de la révélation permettront, en temps voulu de diffuser le savoir, la vertu et le bonheur dans ces régions désertes¹¹⁰. » Ce médaillon, illustrant la page de garde du récit de voyage du Gouverneur Phillip, est reproduit, sous la Révolution, par la manufacture de porcelaine de Sèvres pour symboliser les temps nouveaux. C'est dire l'influence qu'a eu l'expédition de Botany Bay. La figure de l'Espoir, cependant, est remplacée par celle de la Liberté portant un sceptre coiffé d'un bonnet phrygien¹¹¹.

¹¹⁰ Voir ci dessous p. x.

¹¹¹ Cf. B. Smith, *European Vision...*, *op. cit.*, pp. 178-179.